

137-1989

Rompre avec notre façon de penser

*François de l'Espinay
un courageux chercheur de vérité*

Le 11 novembre 1918, les cloches de Luçon carillonnent deux événements importants : la victoire qui achève les quatre années de la guerre des tranchées et le baptême des jumeaux de la grande famille de L'Espinay (François et Pierre nés le 7-11-18). Cette journée de liesse fait crier à la foule : « Vivent les enfants de la Paix ».

Ordonné prêtre à trente ans à cause de la seconde guerre mondiale où il fut prisonnier en Ukraine et en Pologne, François quitte très tôt sa Vendée natale pour devenir aumônier militaire, d'abord en Indochine et en Algérie. A cette époque, il s'occupe surtout des séminaristes et opte plus pour le contingent et les rappelés que pour les militaires de carrière. Beaucoup ont trouvé auprès de lui non seulement un soutien solide, spirituel et fraternel, au milieu des secousses les plus déchirantes, mais le courage d'un engagement moral. Ses prises de positions contre la torture et contre les brimades des officiers provoqueront son licenciement de l'armée à quelques mois de toucher sa pension militaire.

Revenu à Beauvoir-sur-Mer, il fait l'effet d'une « tornade blanche », préparant le terrain pour l'implantation d'une équipe associée. Mais six mois après, son évêque avoue : « Je lui ai donné un doyenné, il lui faut un continent ». En 1963 il part donc en Amérique latine, responsable des prêtres français, participe avec Ivan Illich au centre de Cuernavaca. Dix ans plus tard, il fait une plongée dans la culture noire à Salvador de Bahia, en se laissant imprégner et initier par la religion afro-brésilienne du Condomblé. C'est au milieu de ses amis de la négritude brésilienne que « le Baron », cette force de la nature, ce vagabond de Dieu, achève sa vie dans les longues souffrances, la lente paralysie du cancer de la moelle épinière. Il avait refusé son rapatriement en France. « Ici se trouve ma famille, ma terre et mon peuple d'adoption. On ne déracine pas un vieil arbre ».

La lettre qui suit, adressée à Xavier de Maupeou, fut dictée à Jacques Duquesne par François alors qu'il ne pouvait plus écrire. Xavier de Maupeou avait souvent interrogé François sur le sens de sa présence dans le Condomblé.

« ...Il est bien certain que je considère le condomblé comme la religion des noirs. En elle ils peuvent se réaliser pleinement sans attendre qu'une autre religion, la nôtre, vienne combler des vides dans leur propre vie. Ce qu'ils vivent, ils le vivent intensément, aussi intensément que nous dans notre propre religion. C'est, en fait, cette affirmation catégorique que je voudrais essayer de t'expliquer si faire se peut.

Je reviens avec toi sur ce point car il me semble fort important. Faire une rupture ne signifie surtout pas un reniement de ce que nous pensions auparavant. Le résultat dans une ou plusieurs ruptures est plutôt la possibilité d'accueillir en nous d'autres idées sans que cela nous pose problème. Ce n'est pas du laxisme, mais c'est bien plutôt une adaptation à des réalités qui ne nient point ce que nous pensons, mais qui, en fait, sont fort différentes de notre propre mentalité.

Il est en fait un des aspects de notre mentalité que de n'admettre pour vrai que ce que nous pensons. C'est la base de départ de toute notre action évangélisatrice comme civilisatrice. Nous faisons, en fait, de notre Dieu un Dieu mort ou, pour le moins, un Dieu enfermé dans nos structures. Il en ressort fatalement une thèse logique en elle-même et qui a eu des conséquences redoutables sur le plan missionnaire comme sur le plan d'une civilisation que nous voulions promouvoir. Si est vraie notre manière de concevoir Dieu, si sont vraies nos façons de concevoir la vie, alors nous n'avons rien à objecter et n'avons plus qu'à partir, en grand

nombre, pour prêcher l'unique vérité salvatrice et l'unique civilisation agréable aux yeux de Dieu. Tout cela nous l'avons pensé l'un et l'autre. Mais d'autres formes de croire et de vivre existent, montrant que Dieu est un Dieu vivant et qui s'adapte à la manière de recevoir le message et de vivre le concret quotidien de chaque peuple de la planète.

Prends, par exemple, le cas d'un peuple africain d'origine Yoruba, emmené en servitude loin de chez lui et qui conserve malgré la cruauté de leur sort, malgré l'ambiance européenne dans laquelle ils furent plongés depuis 1715, intacte leur foi. Ils furent soumis à des pressions de la part de ceux qui voulurent évangéliser. A l'évidence, ils nous posent la question de la valeur de l'autre. Les uns diront qu'ils possèdent des pierres d'attente d'un christianisme qu'ils n'ont pas encore tout à fait reçu. Ne peut-on pas dire que si leur foi semble différente de la nôtre, elle n'en est pas pour autant moins vraie ?

Le Dieu vivant est capable, en effet, de s'adapter à la mentalité de chaque peuple. C'est même caractéristique de sa qualité de vivant. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Je ne nie rien de ce qui est notre foi de toujours. Simplement, je dis qu'elle n'est pas l'unique vérité. Dieu est si grand qu'il ne s'enferme pas dans un seul système. C'est nous, au contraire, qui voulons l'y enfermer. Il faut donc savoir rompre avec notre mentalité et notre façon de penser. Ce n'est pas facile, et il faut que les événements nous y poussent. Ce fut ma chance avec la captivité, l'Algé-

rie et l'Amérique latine d'avoir pu m'affronter à d'autres réalités. Ceci, je le pense, m'aide à ne pas me poser de problème devant une religion si différente de la mienne.

Tu vas peut-être l'étonner quand je te dis que je ne me pose pas de questions devant cette foi si différente. Je ne te dis pas que je ne me suis pas posé de problèmes, je m'en suis, au contraire, posé et c'est peu à peu que la lumière se fait.

Quand je dis « il faut savoir faire des ruptures », je ne veux pas exprimer qu'il faut rompre avec ce que nous pensons. Il faut, au contraire le garder très profondément ancré en nous. Ce n'est pas un « ou ceci, ou cela », mais au contraire un « et ceci, et cela ». Ce que je crois est vrai, en raison de ma relation avec Dieu. Il est à remarquer que d'autres religions que la nôtre (je ne parle point de divergence entre les religions de dénominations chrétiennes), ne perdent point leur temps à dénoncer des erreurs des autres : elles vivent ce qu'elles sont.

Précisément, parce que Dieu est un Dieu vivant et infini vivant, il peut s'adapter à une variété de modes de relations avec lui. Nous ne pouvons pas le délimiter. Et c'est justement parce que la lumière se met en nous que nous rompons avec notre passé sans pourtant le démentir...».

Extrait de « François de L'Espinay, Prêtre, dit le Baron » par les amis du Baron - p. 123 et suiv.



Désir de Dieu et manifestation de la sensibilité et du besoin religieux

Marcel MASSARD

Après avoir travaillé pendant de longues années dans les circuits de la formation, Marcel Massard a pris racine dans le Limousin. C'est au Villard, point de rencontre de l'Assemblée des Hauts Plateaux qu'il a fait cette intervention dont lui-même précise la genèse.

« Ce texte est comme un carrefour où se retrouvent deux trames d'expérience et un souci pédagogique.

La première trame tourne autour du mot mystère, mystère de Dieu, mystère de l'homme : à travers l'épreuve de notre fragilité et de nos capacités humaines se dévoilent de bien des manières les balbutiements et les appels les plus profonds et les moins saisissables du désir qui nous porte à vivre.

La deuxième trame tourne autour de la rencontre de l'incroyance : avec le respect de la manière de vivre et de penser qu'elle inscrit sous bien des formes dans notre modernité et la conviction que les plages sur lesquelles elle invite à marcher, les chantiers qu'elle a ouverts et construits sur notre terre, n'offriront jamais au désir l'espace à sa mesure. L'expérience moderne porte en elle l'immense blessure de la désillusion et elle écrit ainsi une nouvelle page dans le dialogue de l'Alliance de Dieu et des hommes où s'entremêlent les figures de fidélité et d'infidélité.

Le souci pédagogique tient dans l'invitation à entendre les balbutiements du désir quand il ne sait pas ou ne peut pas encore se dire, quand il est prisonnier du besoin et offre ses cris et ses appels comme un petit d'homme mal lavé ou encombré d'oripeaux anciens et modernes qui le défigurent ».

Vient un temps où se précise ce que l'on a longtemps cherché à travers les mots, les mots des uns, les mots des autres, ses propres mots. Vient un temps où le regard de foi se simplifie : il est comme porté vers l'essentiel, tout en reconnaissant pourtant qu'il n'est qu'un regard de foi et qu'il ne discerne la lumière qu'à travers des ombres et des reflets. Elle s'impose néanmoins, fragile et tenace. Elle seule finalement donne son sens à la poursuite de la marche.

I - Du centre de la périphérie

1. Au Centre : Le désir de Dieu

L'homme vit le désir de Dieu bien au-delà de toute adhésion consciente à Dieu.

Le centre de cette expérience tient dans une affirmation simple : l'homme vit le désir de Dieu bien au delà de toute adhésion consciente à Dieu. Il a rapport à Dieu. « Il est fait pour Dieu ».

« Il est à l'image de Dieu ». « Tu nous a fait pour Toi, Seigneur, dit St Augustin, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en Toi ». L'expression « désir de Dieu » peut sembler bien rapide au regard de la gamme indéfinie des objets du désir humain et de ceux plus définis que peuvent lui préciser le jeu de la conscience et le travail de l'intelligence.

L'expression est rapide ; et il est vrai qu'elle fait fi de bien des détours et des obstacles de l'argu-

Ce qui va suivre est l'explicitation de cette expérience, une explicitation qui ne prend pas trop de précautions, qui veut d'abord dire la teneur de l'expérience en allant de son centre à la périphérie. Et ce mouvement du centre à la périphérie voudrait montrer qu'entre la foi explicite en Jésus-Christ et les manifestations de la sensibilité et du besoin religieux, il faut certes faire la distinction en mesurant la distance qui les sépare, mais qu'il est non moins important de discerner leurs liens souterrains et leur enracinement commun.

mentation, elle ne s'arrête pas à de multiples questions possibles, elle parcourt le no-man's land, le désert de l'incroyance, sans y planter sa tente. Elle ose dire le nom de Dieu, elle indique un visage caché qui attire le désir, le porte toujours plus loin et ne lui permet jamais de nommer « Dieu » quoi que ce soit, ni qui que soit en ce monde : un Visage tout Autre où le désir discerne d'intuition ou apprend d'expérience que là est le secret de son mouvement tout comme l'énigme des ruses et des pièges qui le guettent.

Dans les rues et sur les scènes de notre monde, le désir de Dieu fait figure d'enfant perdu. Mais les enfants perdus savent souvent au fond d'eux-mêmes plus de choses qu'on ne croit, parce qu'ils guettent l'amour sur les visages vers lesquels ils lèvent les

yeux. Ils savent ce dont ils manquent et leur regard dit à qui veut bien faire attention à eux, qu'il n'y aura jamais trop d'amour pour guérir l'immense blessure de tristesse qui les habite.

Ainsi va le désir de Dieu ; et quand il a erré longtemps dans les villes et les chantiers des hommes, il aime rejoindre quelque terrain vague ou quelque espace vallonné où l'horizon se perd dans l'indéfinissable. Il apprend là à mieux se connaître, il prie jour après jour, il découvre la rudesse du parcours auquel il est appelé, il comprend le langage des philosophes qui ont beaucoup parlé de lui et qui le disent indéterminé en son fond. Il est désir de quelque chose qu'il a peine à définir ; « un plus » est toujours en question dans sa marche, dans son mouvement, dans son élan. Il discerne en lui une absence que rien ne peut combler, une sollicitation que rien ne peut équivaloir. Il réapprend avec prudence et discrétion à nommer Dieu, en mesurant la portée de la parole de St Jean : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ». Et il découvre combien il est tenté de le remplacer par des ersatz. Les ruses et les pièges sont multiples sur son chemin ; il est toujours porté à se réfugier dans quelque îlot de sécurité ou à s'arrêter à quelque figure, à quelque idole qui apaise son inquiétude, calme sa faim et étanche sa soif.

En clair, il est de par le monde une quantité de figures qui remplacent Dieu, notre terre est peuplée d'idoles. Elles ont une fonction religieuse, elles parlent de désir du Dieu, même si elles travestissent son mouvement, même si elles constituent une atrophie, une maladie, une parodie de religion, même si elles défigurent Dieu aussi bien que l'homme. Il est important de le noter pour notre propos. La mauvaise herbe pousse dans le même sol que la bonne, l'ivraie pousse avec le blé et s'alimente à la même

force de vie. Cette force nomme Dieu de travers, l'habille de tous les oripeaux disponibles et se donne les moyens en son pouvoir pour apaiser son inquiétude et son angoisse. Elle se moque bien des prescriptions des religions officielles et de leurs rites : le besoin parle en elle et le besoin concentre en lui, dans sa pulsion primaire, la pression et la quête du désir. Peu importe bien souvent, à ce niveau de démarche, le geste religieux et sa signification symbolique. L'important est que le besoin s'exprime et qu'un matériau lui soit offert pour libérer cette expression : que ce soit un clerge, un rameau de buis ou la répétition de quelques formules toutes simples. Ces gestes et ce matériau sont à même de permettre les balbutiements et les premiers mots d'une prière qui poursuivra son chemin dans le cœur et dans l'esprit, tout comme ils peuvent être la satisfaction d'un besoin qui ne prendra jamais la peine de se connaître ni de s'éduquer.

Avant de juger ces phénomènes qui sont à la base de bien des manifestations de la sensibilité et du besoin religieux, il nous est demandé de les comprendre. Nous nous attarderons donc à ces phénomènes et suivrons le mouvement indiqué en début de ces pages, mouvement qui va du centre à la périphérie. Mais il est bon de dire d'abord, en quelques mots, comment le regard de foi comprend le désir de Dieu.

Regard de foi et désir de Dieu.

L'affirmation de départ disait ceci : l'homme vit le désir de Dieu bien au-delà de toute adhésion consciente à Dieu. Il a rapport à Dieu. Il est fait pour Dieu. Il est « à l'image de Dieu ». Sans entrer dans l'argumentation philosophique et théologique qui pourrait trouver ici sa place, il est possible de tracer les quelques traits qui s'esquissent au fur

et à mesure que se creuse une expérience spirituelle.

Le regard de foi lesté d'une certaine mémoire ne se contente pas des mots qu'il peut dire, il se demande ce qu'ils veulent dire, même s'il bute vite sur les frontières de l'invisible. Quand il prend en compte le désir de Dieu, le regard de foi discerne progressivement qu'il ne peut le considérer comme un désir parmi d'autres, comme si dans la panoplie des objets de ce monde, le mot Dieu offrait son lot de séductions et de satisfactions possibles. A tout le moins, Dieu n'est pas un objet comme les autres puisqu'il n'offre rien de saisissable. « Dieu, personne ne l'a jamais vu ». Alors comment parler du désir de Dieu en tenant compte à la fois de cette butée sur l'invisible et du travail souterrain de ce désir que dévoile la multiplicité des formes de la quête religieuse ?

Le Mystère.

Il est dans la théologie chrétienne, comme dans beaucoup d'autres courants religieux, un mot très antique et très traditionnel, un mot-clef, tellement chargé de sens qu'il est difficile d'en mesurer tous les échos : le mot « mystère ». L'expérience spirituelle apprend à goûter ce mot, non pas pour se complaire dans le halo brumeux qui l'entoure, mais davantage pour laisser peser le poids de sa résonance dans le concert du langage. Le mystère indique ce qu'il n'est pas possible de comprendre pleinement, mais qui a sa place pourtant dans l'expérience humaine, qui la marque dans son corps d'une empreinte qui interroge douloureusement ou joyeusement au gré des jours. Le désir de Dieu est en connivence avec le mystère et quelque peu éduqué par l'intelligence de la foi, il se retrouve dans cette formule : « l'homme est habité par le mystère

de Dieu ». Formule qui se démultiplie au gré des pensées en différents échos : l'homme en exil sur cette terre, l'homme plus grand que lui-même, l'homme cet inconnu, etc. etc.

Le Sacré.

Dans la foulée, un autre mot religieux, aux multiples facettes, s'offre à la réflexion : le mot « Sacré ». Ce mot indique un domaine autre, intouchable, interdit et fascinant en même temps, tout comme un lieu d'expériences imprévisibles, une venue, un surgissement qu'il n'est pas possible à l'homme d'anticiper, dont il ne peut se prémunir. Le Sacré dit « l'Autre », attirant et imprenable, qui ne cesse pourtant d'intervenir dans le champ d'action où se déploie la vie humaine, dans le domaine confié au génie et au pouvoir de l'homme.

La Formule du Mystère Chrétien : « Le Verbe s'est fait chair ».

L'expérience spirituelle a fait alors suffisamment de chemin pour s'arrêter à une formule et prendre le temps de se demander si elle ne détient pas la clef de tout : « Le Verbe s'est fait chair ». Dieu est venu parmi nous, il a pris un visage aussi particulier que le visage de chacun d'entre nous et il nous a laissés le souvenir de quelques gestes, de quelques paroles, d'un chemin qui va à la mort pour dévoiler la victoire de la Vie, née de Dieu lui-même, engendrée par l'Esprit de Dieu. Et cet événement qui est la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ révèle que, venu parmi nous, en prenant chair humaine, en empruntant la parole humaine pour se dire et annoncer son Royaume, Dieu habite et vit dans notre monde depuis toujours, à sa manière qui est celle de l'Esprit, l'agent de Vie, l'agent de communication par excel-

lence. L'Esprit de Dieu planait sur les eaux des origines, dit la Genèse, ce qui veut dire qu'il est à l'œuvre depuis l'événement cosmique du commencement. Et Jésus-Christ nous le communique dans son Incarnation comme celui qui fait entendre et fait comprendre Dieu dans son propre Verbe, qui déchire le voile dont s'entouraient les premières approches et ouvre à son Mystère.

La Révélation du Verbe, qui est un événement de notre histoire, ouvre au sens plénier de l'habitation de Dieu dans sa création, au sens du don renouvelé de son Esprit, au sens de sa présence infiniment proche autant qu'invisible.

Il suffit pour notre propos d'être allé jusque là et d'avoir indiqué qu'entre les mots — qui informent pas à pas le désir de Dieu et l'aident à comprendre de quoi il retourne dans sa recherche — et la formule qui s'inscrit au cœur du Mystère chrétien, il est un rapport qui s'enracine dans le sol de notre expérience. Ce parcours rapide peut permettre alors de mieux discerner ce qui se passe à la surface, dans le maquis des expressions religieuses. Du centre, nous allons à la périphérie.

2. A la périphérie : Les manifestations de la sensibilité et du besoin religieux

Le maquis étrange de la scène moderne.

Maquis étrange, paysage mêlé... des expressions qui veulent rendre compte d'une impression dominante. Il est bien difficile de comprendre ce qui se passe dans notre société quand on est attentif aux expressions de la sensibilité et du besoin religieux. Du point de vue des Eglises officielles, de leur visi-

bilité, du nombre des pratiquants, des candidats aux différents ministères, à la vie religieuse, on es porté à souligner la montée de l'indifférence religieuse, la facilité avec laquelle l'on peut se dire athée ou agnostique aujourd'hui. Ce qui était, il y a quelques décades, une prise de position portée par une réflexion, un choix politique ou une affirmation personnelle, fait partie aujourd'hui de la banalité du quotidien. Cela va de soi comme d'aller faire ses courses au super-marché, d'ouvrir la télévision ou de jeter un rapide coup d'œil sur la multiplicité des revues qu'une maison de presse qui veut tenir son rang doit présenter à la clientèle — « Dieu dans tout ça... ? ».

Mais si le regard dépasse les impressions premières, s'il fait preuve de quelque perspicacité, ce paysage de l'indifférence religieuse se met à ressembler bien davantage à un maquis d'herbes folles qu'à un désert. La prolifération des sectes, de leur propagande, l'impact de l'Islam, du Bouddhisme, des courants religieux de l'Orient, des chapelles, des petits groupes qui naissent, disparaissent et renaissent, vivent leurs propres rencontres en marge des Eglises officielles, les questions sur Dieu, sur l'Eglise dans la presse, la télévision, au cinéma... tout cet ensemble de phénomènes bigarrés et discordants indiquent, à tout le moins, qu'il est bien difficile de fermer le « dossier Dieu » dans notre modernité. S'il a perdu la place notable qu'il occupait encore il y a quelques décades, il ne disparaît pas pour autant, mais se présente comme un jardin qui désoriente le jardinier habitué aux espaces bien ordonnés. Il n'y a plus d'ordre dans les choses de Dieu ; elles poussent un peu partout, ça et là, au travers des conversations, des interviews et des manifestations publiques. Elles poussent là où on ne les attendait plus, hors des chemins balisés, même par les prospectives les plus avancées.

Quand on vit dans un pays comme le Limousin, on est porté à faire la jonction entre ce maquis moderne et la permanence d'expressions religieuses traditionnelles qui reviennent périodiquement à la surface dans la vie des gens. Les croyances sont toujours là... « J'ai ma croyance », dit-on... les vieilles pratiques, les anciennes traditions, les pèlerinages, le culte des saints, les bonnes fontaines, la recherche du contact avec les reliques, le tout mêlé aux manières de vivre qu'a progressivement imposées la vie moderne. Ces pratiques portent la marque d'une christianisation, elles ont été intégrées à la vie ecclésiale, aux célébrations chrétiennes. Elles s'en sont souvent détachées, comme le dit Louis Perouas dans son livre « Les Limousins, leurs Saints et leurs prêtres, du XV^e au XX^e siècle » (Editions du Cerf), parce que les prêtres à partir du XVII^e siècle, les ont jugées de haut, comme des pratiques superstitieuses, ambiguës, comme des manifestations de la religion populaire, en deçà d'une véritable démarche de foi.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont toujours présentes. La crainte de l'invisible, des mauvais sorts et le souci de s'en protéger, la crainte du contact avec ce qui est impur... tout cela joue son rôle, mais aussi la quête de la santé, de la guérison, des remèdes à la maladie...

Retour du religieux... permanence, survivance du religieux... les deux phénomènes convergent et invitent à la réflexion. Il est devenu difficile de parler simplement de résurgences ou de vestiges. Car, plus on veut dépasser ce genre de phénomènes, soit en les jugeant aberrants, soit en les reléguant au musée du passé, plus ils s'imposent avec quelque chose d'imprévisible dans leur expression. La recherche historique et l'analyse sociologique sont à même de cerner le cheminement et l'impact de ces phénomènes. Elles ne mettent pas pour autant

de point final au questionnement. Que veulent dire ces pousses sauvages ou anachroniques dans le paysage de notre modernité ?

La rationalité athée.

Le paysage de notre modernité est aussi habité par l'attitude rationnelle, raisonnable, qui affirme la responsabilité de l'homme sur sa vie et dans le monde et qui mise sur le pouvoir de l'intelligence, de la science et de la technique, la clarification progressive des questions que posent la vie sociale, la santé, la compréhension de notre univers et de notre histoire.

On peut trouver là les professions d'athéisme réfléchies, professions fermes, tranquilles, qui ignorent tout questionnement sur Dieu et voient dans cette attitude une manière à la fois simple et logique d'envisager et de prendre en charge sa vie d'homme. « Nous, on est des gens simples », disait un jour un homme qui faisait paisiblement profession d'incroyance, et signifiait par là que la religion était une complication bien superflue des choses. D'autres diront que la religion est une question d'hier, une question du passé, un vestige dans un monde régi par la rationalité. D'autres souligneront qu'elle ne tient que par le spectacle qu'elle peut encore offrir, et ce spectacle a le plus souvent l'attrait du folklore.

La rationalité athée fait partie du paysage de l'indifférence religieuse. Elle y offre la manifestation lucide de la conscience humaine telle qu'elle se construit et se développe dans notre société. Dans le maquis dont nous parlions précédemment, elle offre parfois des plages bien agencées, bien équipées mais qui ne parviennent pas pour autant à imposer leur rigueur ni leur contrôle à l'ensemble

du terrain. Dans leur rigueur même, bien des fissures se décèlent qui sont comme le signe d'une pression cachée du désir humain qui ne parvient pas à trouver sa mesure dans ces formes de logique qui lui sont proposées ou imposées. Les faits abondent en ce sens. Il suffit de le noter pour la teneur de ce propos.

Le désir de Dieu, quelque peu mûri par l'expérience, ne campe plus dans le désert de ces logiques, si fascinant soit-il, même s'il est toujours habité par son souvenir, même s'il a marqué l'éducation de sa mémoire en la purifiant, en dégagant les traces essentielles aux marches à venir, tel ce désert où peineront longtemps les Hébreux, où ils apprirent le pouvoir et la fonction des idoles, où ils apprirent en même temps le culte qui a valeur aux yeux du Seigneur. Le désir de Dieu sait le poids

dont ces logiques pèsent sur le destin de notre monde, il sait l'intelligence humaine qu'elles mobilisent, il sait aussi qu'elles empruntent, sans le dire ou en l'oubliant volontairement, bien des chemins qu'il a déjà tracés. Et il sourit de voir reparaître les mots qu'il a inspirés dans des lieux où la bienséance veut qu'on l'ignore. Le temps d'un sourire... après trop de discussions sérieuses... mais autre chose l'attire, autre chose oriente sa marche, autre chose qui a le poids du mystère : quelque terre où le campement deviendra le point de départ de recherches plus humbles et plus ouvertes à l'espérance. C'est là qu'il veut aller, gardant son cap, obéissant à l'appel qui lui parle sans s'arrêter aux échos qui le renvoient déformé, voire méconnaissable.

Quelques repères vont dessiner maintenant la carte de la marche à poursuivre.

II - Quelques repères

1. "Dieu, Mystère du Monde"

C'est le titre du livre de Eberhard Jüngel, librement repris et infléchi dans la direction d'une manière de vivre et de sentir les choses, de les appréhender et de les comprendre. Il s'agit plus ici d'une attitude que d'une thèse ou d'une doctrine.

Dieu, et plus précisément son visage pascal, celui qui a pris chair et s'est manifesté en Jésus-Christ, là est le secret de la vie du monde.

Autour d'un secret, il y a bien des bruits, bien des rumeurs, bien des approches, des chemins dé-

tournés, des chemins qui tournent autour... Il y a aussi des fuites, comme des effluves.

Les manifestations de la sensibilité et du besoin religieux, avec leurs ambiguïtés, leur « caractère tordu », atrophié, leurs maladies, comme aussi avec les attentes, les ouvertures, les disponibilités qu'elles portent en elles, ont rapport avec ce secret : avec Dieu, mystère du monde, avec le mystère pascal de Jésus-Christ. Elles en donnent souvent un visage très défiguré en regard de l'expression de la foi mûrie et réfléchie dans la vie de l'Eglise, mais il ne

suffit pas de les traiter sous le thème du « religieux », en retour ou en survivance. Les pièges de leurs ambiguïtés sont des masques déformants de la quête de Dieu inscrite dans le cœur de tout homme. Et plutôt que de chercher chez les gens l'expression adéquate au Credo de l'Eglise, il est plus important d'apprendre à entendre comment le désir de Dieu parle en eux. Parfois d'une manière faussée : l'intérêt, le souci de la satisfaction d'une demande occupent avant tout le champ de conscience ; parfois, d'une manière fruste, élémentaire, très courte ; parfois, d'une manière balbutiante, déjà à la manière de cette marche tâtonnante qui annonce l'engagement dans une démarche de foi.

2. L'importance de l'histoire des religions

L'histoire des religions, l'histoire des pratiques religieuses, du sentiment religieux, la compréhension des mouvements de la sensibilité religieuse, de son évolution, de sa transformation, par exemple dans son rapport à la rationalité moderne, les enseignements que fournissent de telles démarches sont importants pour apprécier le poids et la portée des manifestations du religieux telles que nous pouvons les rencontrer aujourd'hui. Les religions dans leurs formes diverses sont une mémoire de l'humanité dont l'investigation permet de situer bien des gestes et des pratiques qui resurgissent dans le panorama de notre société.

Ce qui semble anachronique et déphasé, dans notre horizon orienté par le progrès, a des racines profondes dans l'expérience des hommes. Et seule une bonne information sur la mémoire religieuse de l'humanité est à même de situer des requêtes

qui prennent souvent à contrepied les pratiques officielles des Eglises.

3. Annoncer l'Évangile quand parle le besoin religieux : Un chemin de conversion

Le besoin religieux a une tendance viscérale à vouloir saisir d'une manière immédiate ce qu'il requiert. Là, se repère l'indice de paganisation des pratiques religieuses. L'homme tend à mettre la main sur Dieu, à l'idolâtrer.

Le désir de Dieu éduqué par la foi mesure de plus en plus profondément la distance qui sépare l'homme de celui qu'il cherche. « Nul ne peut voir Dieu sans mourir ». Nul ne peut disposer de Dieu à sa guise. La foi se tient à distance, comme le publicain au fond de la synagogue, tout en se voulant disponible à la présence, à la proximité, à la venue de Dieu, à son pardon. La foi a le sens du péché de l'homme et le péché, en sa racine, est bien de vouloir faire de Dieu ce que l'on veut : de mettre Dieu et sa Parole à sa portée, de vouloir être comme Lui... de faire la Loi au lieu de l'écouter. En ce sens, la foi révèle les composantes fondamentales du sens du sacré inscrites dans l'histoire des religions et son originalité est de les tenir ensemble. Elle sait conjuguer le sens de la distance et de la proximité de Dieu. Elle sait Dieu intouchable, tout Autre, comme elle le sait infiniment proche. Là où l'homme veut saisir, elle l'invite à être disponible et à vivre l'abandon libre de la volonté.

L'évangélisation des pratiques où s'expriment les revendications élémentaires du besoin religieux passe donc par un authentique chemin de conversion.

Elle invite à approcher — dans l'écoute, dans la prière et le changement de vie — ce qui voudrait être capté comme réponse au geste posé, à l'offrande apportée, au sacrifice consenti. Dieu n'est pas l'interdit, mais il n'est pas non plus le manipulable. Il est l'Autre que le désir découvre en se décentrant, en déplaçant constamment l'objet qu'il a toujours tendance à identifier, d'une certaine manière, au bout de sa visée, au risque de le matérialiser et d'oublier qu'il s'agit de Dieu.

C'est ainsi que les traditions se figent autour de quelques pratiques d'une certaine époque, alors que leur inspiration est de livrer le sens d'une mémoire, d'habiter le présent et d'ouvrir l'avenir dans la fidélité à une Parole donnée que nul ne peut s'approprier.

4. La mémoire et l'invention

Le passé n'est rien quand il n'est pas mémorisé ; et mémoriser, c'est parler du passé au présent dans un souci de l'avenir. Il y a là aussi un test du chemin de conversion qu'appellent les manifestations de la sensibilité et du besoin religieux. Dieu ne s'approche pas sous le mode de la nostalgie, mais il ne s'approche pas, non plus, en oubliant ce qui nous précède. Sa parole se découvre toujours ancienne et nouvelle en même temps.

Ce qui veut dire que le désir de Dieu cherche sa nourriture, s'initie à l'aide de deux modes d'investigation : l'investigation du sous-sol de la vie humaine, dans un travail incessant de mise au jour du passé, et l'investigation des chemins de prospective que dessine le travail de l'esprit.

Les expressions et les gestes religieux se redécouvrent en explorant les sources de la prière et de la liturgie. L'exploration opère un tri, elle classe

dans les archives bien des matériaux et elle expose et actualise finalement ce qui répond à l'attente présente du désir, en lui ouvrant un avenir, en nourrissant une espérance. Plus le goût a de la mémoire, plus il a de chances d'inventer et de proposer un style d'expression qui rejoint l'intuition de l'essentiel et se dépouille de l'accessoire et de la surcharge. Les gestes religieux ne sont pas beaux parce qu'ils sont anciens, ils sont beaux parce que le travail conjugué de la mémoire et de l'invention a fait son œuvre de décapage et de redécouverte, guidé par l'attente du désir. Ainsi, de l'immense matériau accumulé par l'expression religieuse et son folklore, se dégagent quelques figures de style qui donnent un corps vivant à la liturgie d'aujourd'hui.

Ce travail conjugué de la mémoire et de l'invention permet de discerner ce qui, dans l'expression quotidienne des besoins religieux, relève d'intérêts à courte vue, aussi éphémères aujourd'hui qu'hier, ou ce qui est inspiré déjà par l'attente du désir de Dieu.

Un pèlerinage, où la prière peut retrouver une expression ancienne et nouvelle en même temps, a des chances d'être un moment de la vie de la foi, même s'il demeure un carrefour privilégié d'expressions de besoins et de gestes religieux répétés d'année en année.

Au fond, la mémoire et l'invention sont un tamis. Elles filtrent l'expression religieuse et nous mettent en affinité avec les germes, les amorces de cheminement de foi que peuvent porter en eux les besoins religieux.

5. Dieu parle au cœur

L'intelligence n'est pas le moteur premier de la foi, même si elle ne cesse d'accompagner et de nourrir la démarche de foi. La grande leçon de St

Thomas d'Aquin est de mettre en lumière le primat de l'adhésion de la volonté — en termes bibliques, de l'adhésion du cœur — dans le mouvement de la foi.

Ce primat du cœur dans la vie de foi est en concordance avec le privilège accordé précédemment au mot « mystère », en parlant de Dieu. La foi engendre tout un travail de compréhension qui n'est jamais clos, mais le plus important est d'abord de discerner qu'elle « prend » tout l'être humain, qu'elle le secoue dans sa sensibilité, jusqu'au plus profond de ses ressorts psychiques et somatiques, avant même qu'il soit possible de bien comprendre ce qui se passe.

L'image biblique de l'homme aide à saisir toutes les composantes somatiques et psychiques qui sont mobilisées dans le travail progressif de la foi, dans sa maturation. Le cœur a rapport aux reins, aux entrailles, aux mouvements profonds de la sensibilité, aux vagues de fond du désir, à l'inconscient, dirait Freud. Quand ce complexe somatique et psychique est pris en compte, les manifestations du religieux et du sacré sont moins déconcertantes. On y perçoit le visage de l'homme dans toute son ambiguïté, dans la fixation sur ses intérêts élémentaires, sur la recherche immédiate du plaisir, comme dans l'amplitude de son désir. Et c'est bien cet homme-là qui a rapport à Dieu, qui se découvre pris à partie par lui, un jour, sur sa route, à la manière de Jacob, et qui mène le combat de l'esprit en souffrant dans sa chair.

C'est le cœur finalement qui est appelé à s'éveiller, à prendre les rênes en suivant les leçons de l'intelligence mûrie par la mémoire. Mais cette maîtrise du cœur est une lente conquête, elle progresse sur un chemin étroit de purification et de dépouillement. Elle n'en est pas moins polarisée par la

séduction du Mystère de Dieu qui, d'une manière ou d'une autre, ébranle un jour un homme et donne comme une autre orientation aux ressorts de sa sensibilité.

*
**

Revenons pour finir à l'image de l'enfant perdu. L'enfant perdu qu'est le désir de Dieu dans notre monde a besoin de pédagogues attentifs et avisés. Il n'a pas beaucoup d'attrait pour les discussions d'école qui ont occupé le paysage ecclésial au cours des dernières décades, et les stratégies savantes ne lui disent pas grand-chose. Il a plutôt besoin de « sentir » Dieu, il a faim et soif de chemins de prière qui le prennent tel qu'il est, marqué par bien des angoisses, par l'impossibilité de voir loin, par les lourds handicaps de notre monde. Les voies qui mènent à Dieu passent, aujourd'hui comme hier, par la conversion, par la purification du cœur; mais sans doute est-il demandé à ceux qui ont la charge de les proposer, tout en parcourant eux-mêmes, d'être au diapason des appels et des besoins tels qu'ils s'expriment dans le maquis de la vie moderne.

« Dieu, premier servi »... au fond, c'est sans doute l'attitude qui permet aujourd'hui d'entendre très simplement l'appel des hommes, de relativiser toute analyse et tout diagnostic et d'être disponible aux carrefours que pratique le désir de Dieu pour balbutier, ici et là, ses premiers mots. « Le primat de l'Esprit »... l'éducation de l'esprit, du souffle de l'Esprit : « c'est l'esprit qui fait vivre, la chair n'est capable de rien »... La prière, la docilité à l'Esprit au jour le jour, à même de discerner et de rejoindre les percées, les premiers pas des expériences spirituelles qui s'esquissent et poussent au gré des vents de notre monde... L'écoute du « plus » qui sort l'homme de la gangue que ce monde lui fabri-

que par toutes sortes de pièges et d'artifices... Ces flashes indiquent une attitude orientée par l'écoute du Mystère chrétien : « Le Verbe s'est fait chair ». Et cette écoute déborde tout diagnostic de déchristianisation, d'athéisme ou de sécularisation. Mots sérieux certes... mais qui donc disait qu'il fallait apprendre à rire de toute chose sérieuse sur notre terre ? Nietzsche, puisqu'il s'agit de lui, a pressenti bien des choses de notre temps. Mais il est difficile à quiconque de donner la mesure de l'écoute inscrite en l'homme. Cette écoute « sent » Dieu au cœur du monde. Et l'écoute de la foi ose dire que le mystère pascal est partie intégrante de la chair des hommes, dans sa misère comme dans son désir immense de transfiguration. Elle laisse derrière elle bien des discussions d'Eglise sur la sécularisation et sur le « comment évangéliser » ? Elle invite à vivre et à lire l'Evangile de Jésus-Christ de bien des manières, en connaissant la souffrance de notre faiblesse actuelle, mais en redécouvrant le geste de Jésus à la multiplication des pains, où le peu devient beaucoup parce qu'il est ressaisi par

les mains de Dieu. L'homme perd souvent son temps à discuter, à poser des questions auxquelles s'attarde l'intelligence, alors que Dieu donne et déconcerne les sages et les savants.

Pour qui entre dans cette manière de vivre les choses, il ne s'agit pas d'un repli vers quelque attitude spiritualisante, mais bien davantage d'un mouvement vers la source qui oblige l'homme, chargé d'annoncer l'Evangile, à ne s'arrêter à aucune étape, à ne pas fixer par lui-même son lieu de campement, à tendre l'oreille vers Dieu. Faire « sentir » Dieu, en effet, c'est découvrir soi-même qu'il parle au cœur. Et cela est toujours le fruit d'une conversion qui fait comprendre une nouvelle fois que Dieu lui-même fixe le lieu des rendez-vous et des chemins à suivre, et non pas nous. Cette conversion fait retrouver le geste de l'humilité où l'expérience acquise devient mémoire, aidant à poursuivre la marche quand les conditions changent : quand la terre se fait plus aride, quand il faut nouveau regarder loin pour ne pas perdre de vue le cap de l'Espérance.

Une culture où Dieu n'aurait plus sa place

Nicolas RENARD

Marcel Massard, dans l'article précédent, a montré comment étaient liés le désir de Dieu qui habite l'homme et les manifestations de sensibilité religieuse que nous serions tentés de négliger. Et il dit comment l'expression du besoin religieux peut être un chemin de conversion possible.

Situé dans un contexte différent du sien, puisque j'enseigne en LEP en région parisienne, je suis plus sensible au fait des personnes qui semblent se désintéresser des questions religieuses et je voudrais tenter de réfléchir au défi qu'il pose à notre foi.

Que peut-il en être du désir de Dieu quand tant de personnes — des jeunes principalement — semblent loin de toute interrogation religieuse et se forment, désormais, en dehors de toute culture religieuse. Déjà, dans le milieu enseignant, l'indifférence est massive, mais on la sent encore travaillée par des restes d'éducation religieuse qui gardent un poids déterminant. Rien de tel chez beaucoup de jeunes pour qui Jésus-Christ ou la Bible ne disent à peu près rien. La proportion des enfants qui suivent le catéchisme, dans notre quartier, est en ce sens éloquent. Il y a là un phénomène nouveau qui appelle réflexion de notre part.

Dans un premier temps, je m'interrogerai sur quelques aspects de cette culture où Dieu ne paraît plus avoir de place. Nous verrons à la fois la cohérence de cette indifférence et sa fragilité. Et, dans un deuxième temps, nous réfléchirons à l'attitude qu'elle appelle.

Une attitude qui nous défie

● Un désir de Dieu qui n'a plus d'espace

Je rejoins volontiers Marcel Massard lorsqu'il dit qu'au cœur de l'homme il y a un désir de Dieu, et qu'il évoque « ce visage caché qui attire le désir ». Mais j'insisterai plus, dans le contexte que j'ai évoqué, sur la façon dont « ce désir de Dieu fait figure d'enfant perdu », tant les objets proposés à notre désir sont nombreux et obstruent les perspectives. Difficile de trouver ce terrain vague, ou cet « espace vallonné où l'horizon se perd dans l'indéfinissable », tant la spéculation immobilière ou l'inflation médiatique se sont chargées de nous masquer les lointains. Les panneaux publicitaires se sont substitués aux arbres du bord de la route. Ils se chargent d'offrir un aliment permanent à notre désir. Ils nourrissent l'inconscient tandis que clips et spots se partagent le petit écran pour éviter de faire retour à nous-mêmes. Quand nous abandonnons le mur publicitaire de notre environnement extérieur, le zapping contribue à édifier la muraille d'images constamment changeantes de nos intérieurs.

Guère de place, donc, pour rêver et laisser le désir faire retour sur lui-même, pour prendre conscience de l'infini auquel il s'alimente. Le désir de Dieu n'a plus guère d'espace où se glisser.

● Un désir de Dieu qui n'a plus de temps

Combien de jeunes sont aujourd'hui frappés de cette amnésie qui les réduit à vivre dans l'instant sans véritable orientation vers l'avenir. Peut-être y suis-je plus sensible du fait que mes élèves ne figurent pas parmi les privilégiés au plan culturel. Mais, de façon générale, on mesure à quel point beaucoup de jeunes ne disposent pas d'un véritable ancrage historique.

C'est peut-être le fait d'une déstructuration de la famille qui distancie les générations. C'est peut-être aussi le fait d'une école qui a négligé la chronologie ou bien encore de ces médias qui préfèrent le flash à l'analyse. Finies, en tout cas, les séductions pour des lendemains utopiques qui prenaient racine dans le rattachement à des traditions. La crise économique et les bouleversements de notre monde ont raccourci les distances et borné nos regards à l'horizon immédiat. Il s'agit, désormais, de trouver des solutions concrètes aux problèmes du jour.

De même qu'il a besoin d'un espace, le désir de Dieu a besoin d'un temps pour s'inscrire. C'est le temps d'une histoire qui s'inscrit entre le passé de l'alliance et le futur du salut, entre création et Royaume. Jésus-Christ inscrit la Révélation dans une histoire qui est encore

la nôtre aujourd'hui. La restriction de notre temps aux frontières de l'immédiat risque de rendre captif notre désir. Beaucoup manquent d'une histoire où puisse s'inscrire le désir de Dieu.

● Un désir de Dieu qui n'a plus de raisons

Marcel l'a souligné : « la rationalité athée fait partie de l'indifférence religieuse ». Il ne s'agit pas, ici, de théories qui argumentent sur l'inexistence de Dieu ou la nocivité de la foi, mais de toutes ces explications qui rendent compte de tant d'aspects de notre vie. Nous attendons de la psychologie, de la sociologie ou de l'économie qu'elles nous expliquent ce qui se passe et ce qui va advenir. L'homme mesure sa responsabilité et il n'attend plus de la Providence qu'elle fournisse les solutions.

Cette rationalité ne fait pas confession d'athéisme mais laisse-t-elle au désir de Dieu la possibilité de trouver les mots pour se dire ? Comme nous l'avons fait remarquer, il y a désormais des façons de parler de l'homme qui excluent qu'on puisse parler de Dieu. Là encore notre horizon est obstrué par nos explications et Dieu y perd ses raisons...

Sans espace, sans temps, sans raisons, le désir de Dieu qui est en nous en est réduit à couvrir sous la cendre. Nous avons retenu là quelques aspects de notre quotidien qui alimentent ce qui nous apparaît comme indifférence. Il y a d'autres facteurs, liés à notre histoire, au processus de sécularisation, à la façon dont l'individu se comprend dans la société. Pour toutes ces raisons, on ne peut prendre à la légère cette nouvelle attitude face aux questions religieuses que nous sentons gagner autour de nous, particulièrement chez les jeunes. C'est un phénomène massif qu'on ne peut balayer d'un propos rapide sur le « retour du religieux ».

Si je me suis arrêté sur cette analyse, ce n'est cependant pas pour en rester là et aboutir à l'idée que la question de Dieu est définitivement hors de propos. C'est seulement pour tenter de prendre la mesure du défi qui est adressé à notre foi et éviter que notre espérance soit vaine ou entretenue par des illusions.

Avant de voir à quelle attitude cette situation peut nous appeler, il faut déjà revenir sur les facteurs que nous avons signalés, pour voir dans quelle mesure ils sont ou non irréversibles.

Un monde définitivement sans Dieu ?

● Des lézardes dans l'édifice

Peut-être ne faut-il pas trop préjuger de l'avenir pour conclure à l'impossibilité définitive d'une relation de l'homme à Dieu.

— Nous avons dit combien notre horizon était rempli d'objets offerts à notre désir... jusqu'à une possible saturation. L'overdose peut réveiller la conscience et rappeler au désir qu'il peut viser plus haut que ces objets qui nous pénètrent de l'importance de notre statut social ou que ces images qui tentent de masquer notre ennui. Alors notre désir pourrait reprendre couleur et vie, et saisir la mesure de ce qui le fonde : l'infini.

— De même la réduction au temps présent. Nous sentons parfois sourdre un désir d'enracinement dans des traditions, ou le désir d'un projet à plus long terme. Si idéologie et utopie semblent gagnées de torpeur, n'en concluons pas à leur anéantissement. Le désir de Dieu pourrait reconquérir cette dimension historique dont il a besoin pour vivre.

— Multiplication des explications qui enlèvent au désir sa raison, avons-nous dit enfin. Là encore le phénomène est porteur de ses propres limites. Du fait même de la floraison des systèmes qui cherchent à expliquer, nous en venons à l'idée de leurs limites respectives. Chaque théorie est remise à sa place, et sa validité restreinte à son champ d'application. Alors le désir peut-il chercher à nouveau sa raison d'être et la chercher ailleurs que dans les savoirs positifs ?

● « Un maquis d'herbes folles »

Toutes ces raisons peuvent expliquer l'apparition de mouvements religieux qui souvent nous déconcertent. On pense à la prolifération des sectes, au renouveau de certains courants dans l'Eglise ou encore à l'intérêt que peuvent, par exemple, susciter les voyages de Jean-Paul II. Nous nous sentons souvent désarçonnés face aux fleurs de ce maquis. Elles disent toutefois, à leur façon, que les biens de consommation ou les taux de croissance ne peuvent satisfaire l'aspiration qui nous porte.

● Des gestes qui témoignent

Il faut enfin prêter attention à ces mille petits gestes qui ne s'accompagnent pas de grandes proclamations de foi mais qui en disent beaucoup sur l'infini qui nous habite. Ces gestes d'attention gratuite à autrui qui témoignent, à leur façon, que la réussite sociale ou le

prestige acquis par la consommation et l'argent peuvent, parfois, laisser place à d'autres valeurs. Une éclaircie se produit qui recule l'horizon et nous rappelle à quel Esprit nous pouvons nous alimenter.

Tout ceci ne vise pas à sous-estimer le poids de ce qui semble être de l'indifférence, mais plutôt à nous éviter de porter un jugement fataliste. A voir tant de ceux qui nous entourent loin de toute attitude de foi, nous risquons en effet de considérer comme irréversible la disparition de toute forme de religion et de nous résigner à ce que la question de Dieu devienne peu à peu hors de propos. Ce que je viens de souligner montre assez que les lendemains peuvent heureusement surprendre.

Il reste cependant à savoir quelle peut être notre attitude dans ce contexte. Devons-nous nous en remettre à la Providence pour qu'elle rende aliment au désir de Dieu qui sommeille en chaque homme ? Si la situation que nous vivons est sans précédent, peut-être appelle-t-elle des attitudes nouvelles de notre part. C'est ce que je voudrais tenter de cerner pour conclure.

Provoquer la foi

Il fut une époque où l'écrasante majorité de ceux que nous côtoyions étaient imprégnés de culture religieuse et où nos témoignages de foi devaient faire preuve d'assez de prudence pour tenir compte de la façon dont notre interlocuteur se situait par rapport aux questions religieuses. Vis-à-vis de gens faisant preuve de solides convictions athées ou anti-cléricales, le détour d'un long compagnonnage était souvent nécessaire avant de pouvoir évoquer ce qui nous tient à cœur. Nous souhaitions, pour que notre témoignage de foi apparaisse crédible, ne pas nous situer immédiatement sur un terrain où des étiquettes, posées a priori, auraient rendu stérile toute tentative de dialogue.

Et c'est encore vrai, pour une bonne part, aujourd'hui. Nous sentons combien il n'est de dialogue possible sur notre foi qu'après de détour d'une meilleure connaissance.

Ceci ne vaut toutefois que lorsque nous avons affaire à des personnes à qui la religion en dit assez pour avoir des convictions personnelles, favorables ou hostiles. Lorsque notre interlocuteur n'a aucune conviction dans ce domaine — c'est le cas de la plupart des jeunes — la situation change et elle appelle une nouvelle façon de se situer.

... Une façon probablement moins timorée et qui n'ait pas peur de proposer la foi d'emblée. Une attitude qui présente la foi comme une possibilité d'existence et Dieu comme la

source d'un dynamisme infini. La prudence dont nous faisons preuve, avant, perd ses raisons d'être...

● Une pédagogie à trouver

Il y a alors une pédagogie à inventer qui rende à Dieu un espace, un temps et des raisons d'être.

— Pensons à la façon dont se produit la rencontre entre Yahvé et Moïse au Sinai. Dieu n'est pas sur le chemin. Il exige un écart : « Je vais faire un détour pour voir cette grande vision ». Dans l'agitation ambiante, nous devons appeler à des lieux plus humains qui permettent au désir d'être moins enfermé dans la quête indéfinie d'objets toujours insatisfaisants.

— La rencontre de Dieu s'inscrit aussi dans une histoire : « J'ai vu la misère de mon peuple en Egypte... je suis descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens ». Moïse rencontre Dieu dans un instant tissé de passé et d'avenir. C'est dire l'importance qu'il nous faut accorder à la dimension temporelle. L'accès à la foi ne peut se faire uniquement dans la chaleur d'un moment vécu avec intensité. Il se fait par le lien établi avec tous ces hommes qui, dans le passé, ont fait, d'une façon ou de l'autre, l'expérience de Dieu et de la construction du Royaume futur.

— La rencontre de Dieu suppose enfin une identification des partenaires. Dieu appelle Moïse et se nomme. Une proposition de foi ne peut se réduire à la manipulation d'une foule anonyme. Dans le contexte d'individualisme qui est le nôtre, elle appelle un échange, une rencontre où puissent se mesurer l'importance et les enjeux d'une démarche collective.

Cette provocation à la foi n'est pas facile et beaucoup savent combien il est difficile de toucher des jeunes, et plus encore de réussir un cheminement dans la durée. C'est cependant à quoi nous sommes appelés, aujourd'hui, dans le contexte nouveau d'une indifférence qui ne donne guère l'occasion au désir de Dieu qui nous habite de prendre la mesure de son infinité.



Photo KHALIL — Alger

Dieu n'est pas la propriété des chrétiens

Simone PHELIPON

Le fait d'avoir vécu de longues années en pays musulmans (spécialement l'Algérie), proche des milieux populaires, en particulier des femmes, et de me retrouver ici, en France, en lien avec les familles maghrébines et les « ménages mixtes », m'a marquée en profondeur, à tous points de vue.

Pour moi, Dieu est vraiment l'Absolu, l'Unique, celui dont personne ne fait le tour, celui que nous ne pouvons nommer, le Tout-Autre. Mais, par contre, j'ai découvert avec joie le Dieu-Relation-Communion. Celui que nous, chrétiens, appelons le Dieu Un et Trine. C'est le Dieu bien vivant et qui me fait vivre. Cette « relation », les mots nous manquent pour l'exprimer... Dieu seul est Dieu, mais dans le don et le partage. Je ressens fort la pauvreté de mes moyens d'expression. Nos mots ne passent pas avec nos amis musulmans. On comprend que tout au long de l'histoire de l'Eglise il y ait eu des déviations, des hérésies (ce n'est pas qu'une question de mots). D'où l'importance d'approfondir sans cesse notre foi en ce Dieu Un et Trine, et ceux qui ne croient pas comme nous nous y aident.

Dieu n'est pas la propriété des chrétiens, nul ne le possède. Devant la réalité, dans la relation avec des amies musulmanes que j'admire, notre suffisance de possesseurs de la Vérité ne tient pas.

La foi m'est apparue au-delà de toutes religions, grâce au vécu de la vie quotidienne. Besoin de revenir à l'Essentiel et de se désencombrer de tout un fatras. La foi en Jésus-Christ, c'est autre chose qu'une religion !...

L'Eglise elle-même n'est qu'un moyen ; elle n'a pas à être un système religieux. La fin, c'est le Royaume.

Ce qui m'est apparu de plus en plus important au fil du temps, c'est l'Histoire, avec son poids d'injustices, de vengeances, d'aveuglement, de haine. Les religions qui se referment sur elles-mêmes et s'opposent en des guerres meurtrières, les siècles d'incompréhension et de luttes entre occidentaux et orientaux (cf. « Les Croisades vues par les Arabes » d'A. Malouf, Ed. « J'ai lu »), comment cela est-il compatible avec la Joyeuse Nouvelle apportée par Jésus-Christ ?

Ma sympathie pour des musulmans s'est développée au fil des jours, dans les relations toutes simples de la vie quotidienne, où nous étions frères et sœurs.

La Bible

D'un côté la lecture de l'Ancien Testament m'a mise dans le bain de ce qui était vécu autour de moi, spécialement au Sahara chez les nomades : dans les tribus tout devenait ainsi plus familier... C'est un autre monde ! D'autre part, au contact des arabes, j'apprenais la Bible par morceaux (par exemple l'histoire de Joseph racontée en vers par une femme illettrée) mais je ne retrouvais pas les grandes fresques du dessein du Dieu de l'Alliance, ses relations avec son peuple, etc...

Quand au rapport entre foi - justice - charité, il est capital dans les engagements de la vie quotidienne, personnellement et collectivement, sinon que peut vouloir dire cette foi ? Selon l'Évangile, rapporté par Jésus, une nouvelle conception du pouvoir entraîne une nouvelle façon de vivre ensemble, tout esprit de domination est exclu au profit d'une vraie fraternité.

La Mission

Grâce à Dieu, ayant toujours vécu la mission en pays musulman ou avec des maghrébins, ceux-ci m'ont fait tout de suite saisir que Mohammed étant postérieur à Jésus, ils n'avaient pas à se convertir au Christianisme, mais que c'était l'inverse... Alors, bien sûr, des questions se sont posées, inéluctables.

J'ai toujours cru à la participation des musulmans, des croyants d'autres religions, des « incroyants », des païens, au salut de Jésus-Christ. Le Verbe s'est incarné dans l'humanité pour tous les hommes, de tous les temps. Le salut universel est obtenu par Jésus-Christ mort et ressuscité, mais ce n'est pas si simple... Toute la vie est nécessaire pour essayer d'approfondir cette grave question ! L'Église catho-

lique n'a pas le monopole de la connaissance de Dieu et n'est pas l'unique voie de salut, sinon la création serait un vaste échec !

Ceci dit, je crois de toutes mes forces qu'en Jésus Dieu s'est approché des hommes comme jamais. Il s'est approché, avec toute sa miséricorde et sa tendresse, de l'homme perdu, pécheur, et toute la Bonne Nouvelle tient en la force révolutionnaire de ce message. Au cœur de l'absence et de la nuit, Jésus est pour tous, pour les maudits eux-mêmes, la lumière de la nouvelle proximité de Dieu, du Dieu d'Amour. Sa mort est la conséquence de sa fidélité à sa mission. Se confiant au Père, comme le dernier des « pauvres de Yahvé », Jésus sait où il va... « Le Royaume de Dieu est parmi vous ». Il est une révélation de tendresse qui transfigure tout. Ce regard sur Jésus transfiguré n'a pu être porté qu'à partir de la Résurrection. Dans la connaissance du Père se trouve le secret de la libération de l'homme. Le Dieu de l'Alliance se révèle, dans toute la hauteur de sa sainteté, derrière l'étranger, le pauvre, l'opprimé. Jésus a épousé notre condition de faiblesse, de souffrance et de mort.

Jésus meurt maudit de Dieu, au nom de la Loi. Il est alors du côté de tous les exclus, de tous les « sans-Dieu ». Le Fils incarné est entré jusqu'au fond de la misère humaine et se trouve désormais — à l'instant où il pénètre comme homme au sein de la Trinité — proche de tous ceux qui sont loin de Dieu. Ainsi la Bonne Nouvelle culmine sur la Croix. Par son cri sans réponse, Jésus est vraiment devenu l'un de nous. Jamais il n'a rendu Dieu si proche de l'homme. La Résurrection proclame avec force que Dieu était avec le crucifié jusque dans son abandon.

Il est devenu le Messie de tous, par delà les limites du peuple élu. Le Verbe s'est incarné dans nos réalités. Il ouvre le Royaume à toute l'humanité. Ce Jésus-là, à mon sens, même s'il est difficile à accepter, il n'est pas question de tirer un trait dessus et de tourner la page tranquillement.

Pendant la guerre d'Algérie, à l'époque des tortures, un algérien nous a apporté, à notre maison de la Casbah, à Alger, un Christ en croix qu'il avait fait lui-même, nous disant : « Celui-là, il est comme nous ». Dieu, en Jésus, peut parler au cœur de tout homme...

(Cf. « Le Royaume caché » d'Eloi Leclerc - Desclée 1987).

Le Ministère

Personnellement, j'étais venue en Algérie avec beaucoup de points d'interrogation, mais persuadée, je pense, inconsciemment que j'avais surtout à donner... Très vite j'ai saisi que je recevais bien plus que je ne donnais, allant de découverte en découverte.

Ici, en France, ce sont les immigrés qui, dans leur soif, m'aident à comprendre combien nous sommes engoncés dans de vieux vêtements, de vieilles routines qui laissent passer difficilement la vie...

Pour nous, ici, où est la joie de vivre ? la créativité ? la poésie ? l'accueil de l'autre différent ? le pardon ? la tendresse ? la solidarité ? ce sont ces petites sources cachées qui existent encore çà et là et permettent de garder l'espoir.

Sur un plan d'Eglise, je pense que cette rencontre avec les musulmans est indispensable. Le peuple de Dieu, de toute urgence, a besoin de s'ouvrir au monde, et spécialement au Tiers-Monde, sinon il risque l'étouffement par asphyxie. L'annonce de la Bonne Nouvelle exige le vent du large, l'Esprit souffle où il veut...

Cette rencontre va plus loin que l'Islam, elle ouvre à toutes les autres religions et aux autres cultures.

Pour conclure... (si conclusion il y a, ce que je ne pense pas) un extrait d'article de « Jeunesse ouvrière » de mai-juin 88 : « Vivre cette unité aujourd'hui, c'est partager avec des copains (ines) d'une autre religion, sans oublier l'originalité de la nôtre : Jésus-Christ. Engager un tel partage, c'est vivre notre foi : nous manifestons ainsi que Dieu n'est pas notre propriété mais qu'il nous précède et que nul ne le possède. Même si nous sommes sûrs qu'en Jésus-Christ il est apparu dans notre histoire, nous savons aussi qu'il dit quelque chose de lui-même à travers d'autres croyances et que nous allons toujours à sa rencontre. Nous avons beaucoup à gagner à entrer dans ce dialogue et beaucoup à découvrir de notre propre foi ».

(J.O.C. - Al. Boulié et P. Denis).

La marche est délicate il faut pourtant avancer

Bernard PERRIN

Prêtre ouvrier dans l'Aisne et la Région parisienne :

- 1966-1973 : O.S. et chauffeur routier
- 1973-1979 : électricien
- 1979-1989 : enseignant dans un centre de formation d'apprentis (métallurgie).

« Dans le passé, comme militant ouvrier, je menais la lutte avec mes camarades contre une Direction habituée à des gens qui se laissaient faire et qui avaient baissé les bras. Conjointement, je formais ces camarades à l'art du combat, les habituant aux diverses responsabilités d'une section syndicale. En un mot, je réalisais un travail de formation humaine et d'éducation ouvrière, tant dans l'action qu'à travers un compagnonnage quotidien.

Aujourd'hui, comme formateur professionnel, je ne prépare pas les jeunes à la lutte syndicale. Ce n'est pas l'objectif. D'ailleurs, les jeunes n'ont pratiquement pas de références syndicales dans leurs entreprises, et la démobilisation idéologique actuelle les touche autant que les adultes.

Par contre, je prépare ces jeunes à prendre leur vie en main, au début de leur vie professionnelle. Conjointement à la formation technique et à travers elle, je les habitue à travailler ensemble, à compter les uns sur les autres. Je les aide à retrouver confiance en eux après un échec scolaire, à prendre conscience qu'ils sont capables de dépassements et de réussites. Je les amène à se rendre compte que leur vie et leur avenir ne se construisent pas en un jour, mais que chaque effort présent y contribue, à croire que l'impossible devient possible s'ils ne baissent pas les bras.

En définitive, il s'agit d'une formation qui déborde largement le domaine de la technologie, dans la mesure où sont mises en œuvre des qualités humaines familières à tout militant ».

Dans le livret où nous puisons ces extraits, quelques pages plus loin, Bernard précise les caractéristiques de sa fidélité au mouvement ouvrier :

« Cette action en direction des jeunes est une autre pierre apportée à la construction de la société de demain. Là, je ne dispose pas du levier syndical. Là, je me distingue de l'éducateur ou de l'assistant social. Ceux-ci sauvent des cas ou pansent des plaies, agissant sur le registre de la bienfaisance et de la charité. J'ai le sentiment de me situer ailleurs, en préparant un monde plus juste et plus humain. Certes, dans mon action en direction des jeunes, je ne m'attaque pas directement aux causes structurelles de l'injustice et de la pauvreté. Je ne mène pas le combat qui vise directement la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. Cependant, indirectement et de façon plus lointaine, j'ai le sentiment de préparer le terrain. Mon expérience et ma vie syndicale passée sont ma référence continue. Dans ce que je fais, il y a une certaine continuité avec mon passé. De même il y a une cohérence avec l'action des militants d'aujourd'hui. Ma fidélité tient en cette continuité et en cette cohérence. C'est une fidélité à la vie ».

Au terme d'un chapitre où il fait part de ses réflexions sur le rapport Idéologie-Réalité, au cours de sa vie militante, Bernard affirme nettement ses choix :

« Je roule et je veux rouler pour les jeunes, pour leur avenir, pour que leur vie soit respectée, pour qu'ils prennent leur vie en main.

Je ne roule pas pour une idéologie, même pour celle dont je me sers pour exprimer mes représentations de l'homme vivant en société. Je ne roule pas pour cette idéologie marquée par ma culture et par mon époque. Je m'efforce de l'utiliser comme un véhicule nécessaire mais relatif pour exprimer quelque chose de plus fondamental comme l'homme, sa vie, son avenir.

Même si je trouve sur mon chemin d'autres idéologies favorisant l'établissement d'un autre monde que celui que je cherche à bâtir, je m'efforce de ne pas rouler pour cette idéologie en faisant d'elle un absolu qui m'éviterait de regarder lucidement et honnêtement la réalité et me dispenserait par là d'utiliser mon pouvoir de discernement. On connaît tous des hommes, des partis au pouvoir ou dans l'opposition, des nations de droite ou de gauche, qui par fidélité idéologique sont devenus aveu-

gles sur les réalités sociales et humaines. Pour eux, en effet, l'analyse est inutile. Elle n'a plus lieu d'être connue et vérifiée puisque l'idéologie donne un regard définitif et préalable. Je trouve cela catastrophique. Personne n'est à l'abri de ce piège. Je veux donc ne pas court-circuiter l'analyse, toujours provisoire, des réalités quotidiennes. Je veux utiliser mon pouvoir de discernement. Je veux respecter la vie et lui être fidèle avant tout.

Je ne roule pas pour un Centre de Formation d'Apprentissage privé contre l'Éducation Nationale dans sa participation à la formation professionnelle, ni contre l'Éducation Nationale comme grand système éducatif. Je ne roule pas davantage pour le capitalisme, sous prétexte que je suis pris dans ses mailles. D'ailleurs, y aurait-il des « espaces » abrités ou protégés que je ne les rechercherais pas, puisque je veux justement travailler à la transformation du monde et à un avenir meilleur.

C'est dans cette ligne que se situe ma recherche de fidélité. Oui à la vie, à plus de vie partout où elle existe. Non à tout carcan, à tout ce qui aveugle, chaque fois que c'est possible ».

C'est dans ce contexte et sur ce terreau que Bernard tente de réaliser l'unité entre sa vie et sa foi :

Ma référence à Jésus-Christ est unique et essentielle.

Pour dire le lien qui existe entre ma vie et ma foi, il me faut d'abord souligner le caractère privilégié de ma relation à Jésus-Christ, car ma référence à Jésus de Nazareth, mort et ressuscité, est d'un tout autre ordre que ma référence à Marx ou à d'autres personnages du passé qui ont fait faire à l'Humanité un bond en avant.

En ce qui concerne l'avancée de l'humanité vers un avenir meilleur où les hommes seront enfin libérés de tout ce qui pèse sur eux, rien n'est acquis d'avance. Il faut l'effort collectif et l'apport de chaque génération. Aujourd'hui, il y a le patrimoine humain constitué par ce que les hommes ont accumulé au cours des siècles. Après bien d'autres, Marx par exemple, a apporté sa contribution. Il est le fruit d'une époque ; d'une époque intéressante, à mes yeux, parce qu'elle correspond au début

de l'ère industrielle. Mais il n'a pas tout dit sur l'homme, et la réflexion humaine n'est pas arrivée à son terme avec lui. Et puis, je fais l'hypothèse purement gratuite que nous n'en sommes qu'à la préhistoire de l'humanité : ce qui fait bien des progrès en perspective. J'emprunte beaucoup à Marx, inconsciemment d'abord parce qu'il marque profondément mon époque, mais consciemment ensuite parce que certaines analyses sont encore valables aujourd'hui. Après lui, d'autres permettront aux hommes de faire un pas supplémentaire. C'est pourquoi, je ne me réfère pas à Marx comme s'il avait dit toute la « vérité » sur l'homme. Ma référence à lui est toute relative. Elle ne sera jamais un repli sur lequel je m'installerais. Je préfère, à chaque étape franchie, repartir pour aller plus loin et avoir à l'horizon un nouvel objectif, puis un autre et ainsi de suite, jusqu'à l'utopie finale (*).

Et c'est Jésus de Nazareth qui me fournit cette utopie. Il est, lui aussi, le produit d'une histoire et d'une époque. Son arrivée préparée pendant des siècles au sein du peuple juif, constitue un moment essentiel qui a bousculé la société. Car en même temps qu'il est le fruit de son époque, il s'en détache : il est autre. Il est à la fois le « même » et « autre ». Parmi ceux qui ont défendu les petits et les opprimés ou parmi ceux qui se sont levés pour libérer les hommes, il n'est pas un témoin parmi d'autres ; il est le Témoin par excellence. Il occupe une place centrale dans l'Histoire. Dans son message, Jésus a tracé des routes. Sa mort nous a permis de percevoir ces pistes en direction de l'utopie qu'il propose : la communauté fraternelle des hommes dans la communion à Dieu. L'Esprit qui l'animait nous est donné et il nous éclaire pour prendre le chemin de Jésus. A cause de cela, ma référence à Jésus de Nazareth est unique.

Ma foi, adhésion profonde à Jésus, donne un « sens » à ma vie et à mon action.

● Comme chrétien, ma relation à Jésus se réalise dans l'action, sur le terrain de la vie quotidienne. C'est là que je rencontre Jésus. L'histoire de la présence de

(*) Utopie. Ce terme qui m'arrange bien, je l'emprunte à Christian Alexandre, prêtre de Bordeaux, qui a récemment soutenu une thèse de doctorat de philosophie : « Athéisme-christianisme-utopie selon Ernst Bloch » (cf. articles *Masses Ouvrières*, N^{os} 363, 387, 417). Ce terme « utopie » n'est pas employé dans son sens populaire. Il serait alors synonyme d'illusion ou de chimère et relèverait d'une pure imagination. Ce terme est employé dans un sens technique : est « utopie » ce qui n'a pas de lieu. L'utopie, c'est donc quelque chose à quoi on aspire sans jamais y arriver. Ce peut être l'espérance chrétienne ou le Royaume promis par Jésus. Sur un plan plus humain, ce peut être l'accomplissement de l'homme en société.

Dieu dans son Peuple me rappelle que mon histoire humaine est le lieu de ma rencontre avec Lui. En contemplant Jésus et la pratique de ses choix de vie, en retournant ainsi à ses gestes libérateurs d'autrefois, je peux prolonger aujourd'hui, à travers mon engagement et mon action, toutes sortes de gestes de justice, de paix, de fraternité, d'ouverture... des gestes porteurs de libération qui continuent ceux de Jésus et qui font faire un pas de plus à l'humanité d'aujourd'hui.

Ainsi, avec bien d'autres hommes de bonne volonté, je prends la relève de Jésus. Je continue son combat, lui donnant ainsi une place dans l'actualité. Il n'est plus un simple personnage du passé, ni un simple modèle à suivre. Même si je le représente mal par ce que j'engage, il est présent aujourd'hui, parce que j'entretiens une sorte de connivence avec Lui sur le sens profond que je donne à mon action. Ma vie qui n'est toujours qu'une succession d'essais, jamais sûrs, continue et prolonge donc ses gestes. En prenant ma part dans la marche et l'avancée des hommes, j'ai conscience de retrouver Jésus de Nazareth, mort et ressuscité, en tentant de suivre une ligne analogue à celle qu'Il a proposée.

● Comme chrétien, ma relation à Jésus se concrétise à travers ma relation aux autres, principalement les jeunes et mes copains de travail.

Ma vie professionnelle m'offre la possibilité de communier au Dieu de Jésus-Christ car je prends au sérieux cette proximité de Jésus avec celui qu'il appelle son Père. Il ne peut être connu et rencontré que sur le visage humain de Jésus. Le Dieu de Jésus est justice, tendresse, pardon, infiniment proche au plus intime de moi-même et au cœur de l'humanité en gestation. Dieu est donc fondamentalement humain. Ainsi les divers visages du Dieu de Jésus se révèlent à travers des gestes humains : la justice qui se cherche, la fraternité qui prend forme, la paix qui progresse, la libération des servitudes qui s'accomplit, l'ouverture qui se réalise, la solidarité qui grandit.

Ma part active à l'instauration d'une vie et d'une société meilleures, mes efforts pour voir des frères en chacun de ceux que je côtoie constituent la vérité et la fidélité de ma relation à Jésus et à son Père. C'est aussi ma manière d'aimer... les hommes d'abord, puis, à travers eux, Jésus qui s'est identifié en tout homme, surtout dans les petits et les plus touchés par l'oppression. « Tout ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites ». « J'avais faim, j'étais malade, j'étais prisonnier... ». « Si quelqu'un prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et qu'il n'aime pas son prochain qu'il voit, celui-là est un menteur ».

1950年10月1日

1950年10月1日

1950年10月1日

1950年10月1日

1950年10月1日

1950年10月1日



1. Introduction

The purpose of this study is to investigate the impact of various factors on the performance of the organization. The study is based on a survey of 100 employees and aims to identify the key factors that influence performance.

Methodology

The data for this study was collected through a series of interviews and surveys conducted over a period of six months. The sample size was 100 employees, representing a cross-section of the organization.

The results of the study indicate that there is a strong positive correlation between the variables studied. The findings suggest that the factors identified in the study have a significant impact on the performance of the organization.

The study has several limitations, including the fact that it is a cross-sectional study and does not account for changes over time. Additionally, the sample size may not be representative of the entire population.

Further research is needed to explore these findings in more detail and to identify additional factors that may influence performance.

The authors would like to thank the participants and the organization for their support and cooperation throughout the study.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200

201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300

301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400

401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500

● Comme chrétien, tentant d'assumer au mieux ma relation à Jésus au cœur de mon action, j'essaie de découvrir la lutte à mener contre le mal, contre tout ce qui enferme, replie, diminue, aliène, opprime. Je rejoins, dans mes diverses entreprises, la dynamique mise en route par Jésus dans l'Évangile contre les forces d'inertie, de résignation, de fatalisme. Je continue ainsi des gestes semblables à ceux qu'accomplissait, hier, Jésus, lorsqu'il disait : « Lève-toi et marche » (l'homme debout - l'homme en marche) et lorsque, par sa mort et sa résurrection, il réalisait la victoire des forces de vie sur les forces du mal. Je participe ainsi, à ma place, très modestement, sur le chemin de l'utopie, à l'instauration d'un nouveau type d'homme promis et donné en Jésus-Christ, libéré du péché et des racines du mal, obstacles à la communion entre les hommes et à la communion à Dieu.

● Comme chrétien, je vis tout cela avec une confiance inconditionnée au Dieu de l'Alliance qui a tenu une partie de sa Promesse : la terre promise, puis Jésus, enfin Jésus ressuscité. Je crois alors que ni mes efforts ni ceux de mes frères ne sont vains. Je crois que l'impossible deviendra possible. Je crois que le définitif se construit déjà avec le provisoire...

« Ce Jésus de Nazareth, le crucifié, Dieu l'a ressuscité ; il l'a fait Christ et Seigneur ». Dieu a ainsi authentifié, pour nous, la vie de son Fils comme voie normative d'humanisation achevée et ouverte à tous. « Je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi ». En m'engageant à la suite de Jésus, je crois que l'amour est plus fort que la mort, que nous ressuscitons dès aujourd'hui, et que l'avenir de notre résurrection est lié à cet aujourd'hui.

Ainsi ma vie et mon engagement, au cœur desquels s'enracine ma foi, trouvent dans le Dieu de Jésus leur signification profonde. Car je n'oublie pas que Jésus a fait sans cesse le lien entre sa vie, sa pratique, sa parole et sa relation avec le Père qui l'a envoyé. Ce qu'il dévoile au cœur de l'humanité, comme dynamisme, comme espérance, comme force de vie s'enracine, pour lui, dans une relation privilégiée qui donne sens à sa vie et, à travers lui, à celle de l'humanité.

A quelles exigences cela conduit ?

Il me semble que l'adhésion à Jésus-Christ, telle que je m'efforce de la vivre implique un effort en trois directions :

● La contemplation de la Parole.

Pour être sous la mouvance de l'esprit de Jésus-Christ, il faut contempler la Parole de Dieu à travers l'histoire du Peuple de la Bible et des premières générations chrétiennes. Ce n'est pas un retour à l'histoire pour reproduire le passé, puisqu'il s'agit de reprendre les choses dans l'état où elles en sont arrivées aujourd'hui pour continuer l'action libératrice de Jésus. La Parole de Dieu me met en accord avec l'Esprit qui animait Jésus.

Contempler la Parole, c'est se laisser interroger et accepter la conversion du cœur qu'elle propose, la transformation de soi-même, des questions posées. Le recours à la Bible et à l'Évangile ne me décharge aucunement de mes responsabilités. C'est un travail délicat qui laisse entiers les risques de mon existence. Dans mes choix de vie, en effet, rien n'est acquis ni assuré. Il n'y a jamais d'évidences claires. La Parole n'est pas un recueil de consignes précises ou de repères rassurants. Elle est à déchiffrer, à interpréter, à discerner à partir des questions que me pose la vie.

De même que le Peuple de Dieu a interprété la Parole de Dieu en fonction de ce qu'il vivait, j'ai à faire cette réinvention existentielle de l'intelligence de la Parole de Dieu. Opération délicate, car une fausse piste serait de chercher des justifications à mes choix ou à mes décisions, de m'appropriier la Bible pour renforcer mes positions idéologiques. Nul n'est à l'abri de tels dangers.

● Si m'ouvrir à l'Esprit implique une familiarité avec la Parole, cela ne doit pas me détourner de mes liens habituels au travail. Au contraire, l'Esprit les appelle très fort et m'invite à avoir un regard toujours renouvelé sur mes proches. Ainsi, parce qu'ils sont des images de Dieu et qu'ils sont appelés à vivre l'alliance avec Lui, mes camarades de travail ne sont pas que « les pauvretés humaines » que j'ai décrites. Ils portent en eux des capacités de dépassement qui interdisent, chez moi, la résignation et la démobilisation. Si ma foi en la résurrection a un sens, mon regard doit rester neuf. Attentif aux richesses enfouies dans le cœur de chacun, j'aurai la possibilité de les stimuler et de favoriser leur mise en œuvre en vue d'une action qui libère, pour améliorer les conditions de la vie collective, pour trouver des terrains d'entente, pour retrouver une communication perdue, pour sortir des replis frileux.

De même les jeunes, si démunis soient-ils, aussi déconcertants et décalés qu'ils apparaissent parfois, méritent tous que soient mises en relief et reconnues leurs valeurs.

Ils comptent aux yeux de Dieu, qui, dans sa tendresse, n'en exclut aucun. Je pense qu'au fond de chaque cœur, si les desseins les plus obscurs peuvent surgir, les actes les plus vrais et les plus libres le peuvent tout aussi bien. Ce que je perçois de l'autre n'est pas le « tout » de l'autre. Il y a ce que je vois, il y a ce que je ne soupçonne pas. Dieu seul « sonde les reins et les cœurs ». Lui seul connaît les intentions de chacun.

Je suis convaincu aussi que chacun ne se réduit pas à ce qu'il a été ou à ce qu'il a fait. Il est toujours « plus » et « autre ». En franchissant ses limites, il répond à un appel vers l'achèvement. L'image de Dieu en lui, jamais achevée, est toujours à reprendre... Mais dans la pratique rien n'est simple.

En effet, inévitablement mes solidarités sociales induisent mes manières de vivre, d'agir, d'imaginer mon comportement. Je n'échappe pas plus facilement qu'un autre à la pression collective, ni aux modèles ambiants. Mes solidarités concrètes donnent aussi naissance à certains de mes préjugés, à mes étroitesse de regard. Comment, dans ces conditions, mes jugements ne seraient-ils pas prédéterminés et ma lucidité atteinte ? Comment éviter tout sectarisme dans le jeu des relations aux autres ?

La marche est délicate et se fait dans le clair-obscur. Il faut pourtant marcher et agir ; il faut se débrouiller dans l'écheveau de ses tendances ou dans la masse obscure des possibilités offertes ; il faut déchiffrer au mieux les situations, risquer des analyses, forcément fragiles et jamais définitives.

En plus, lorsque pour une fois mes choix et mes comportements paraissent enfin sûrs parce qu'inspirés par des motifs plus purs, je me rends compte avec un peu de recul de leur ambiguïté et de leur aptitude à toutes sortes d'interprétations. La marche est donc toujours hasardée. A ces conditions d'existence, le chrétien n'échappe pas. Entre la théorie et la pratique, entre un projet et sa réalisation, au cœur de mes relations, il y a parfois un abîme. C'est là pourtant que se jouent la vérité et la qualité de ma relation à Dieu.

Me laisser habiter par l'Esprit de Jésus,

- oriente mon regard, non pas vers le ciel ou vers le passé, mais vers les plus proches de mes frères, images de Dieu.
- fait prendre conscience des murs et des barrières qui existent en moi, toujours tenaces.

— transforme continuellement mon cœur de pierre en cœur de chair.

● La dimension ecclésiale.

Pour moi, vivre avec l'Esprit n'est pas une réussite habituelle. Je ne ferai jamais de ma manière de vivre avec Lui une norme pour les autres. Je peux à la rigueur exprimer, à titre provisoire, ce que je saisis et comprends de l'Esprit aujourd'hui, mais c'est tout. Je fais, en effet, l'expérience d'une recherche lente, jamais assurée, et toujours à poursuivre. J'ai conscience d'autre part, du bénéfice précieux que constitue l'aide apportée par beaucoup autour de moi pour saisir de l'Esprit ce que j'ai pu en saisir et pour réaliser dans ma vie un minimum d'accord avec Lui.

J'attache donc de l'importance au rôle que peuvent jouer mes frères dans la foi, en équipe ou ailleurs, dans le dialogue, l'échange, la recherche en vue d'un meilleur discernement. Car l'Esprit a été donné à la Communauté. Ne sommes-nous pas, en effet, appelés à former un Corps vivant du même Esprit ? « Quand nous serons remplis de l'Esprit, accorde nous d'être un seul corps et un seul esprit dans le Christ » (liturgie de l'Eucharistie).

Je ne dirais pas autre chose en ce qui concerne l'intelligence, la compréhension et l'interprétation de la Parole de Dieu. Elle a été confiée également à la Communauté. Chaque génération de chrétiens tente de la déchiffrer progressivement et laisse aux suivantes le fruit de sa réflexion. Chaque génération de chrétiens nourrit sa foi de la Parole de Dieu et laisse aux suivantes la richesse de son expérience. Cela tient au caractère inachevé de la foi qui grandit avec l'expérience humaine. C'est un travail d'Eglise qui me concerne.

Critères de fidélité chrétienne.

Avant de conclure, je signale les pôles autour desquels je vérifie mon adhésion à Jésus-Christ,

● Un pôle de cohérence :

Si Jésus nous a laissé l'image d'un Dieu qui est « relation » et si ma foi est adhésion à ce Dieu de Jésus-Christ, je me sens sollicité à sortir de moi-même et à m'ouvrir à l'autre, à mes frères et à travers eux à son Père.

● Un pôle de vérité.

Si le Jésus auquel je suis attaché a fait apparaître sans cesse l'accord parfait entre sa Parole et ses actes, entre son combat et la mission que lui a confiée son Père, il me faut chercher un accord, qui soit le plus vrai possible, entre mon espérance (l'accomplissement de l'homme en société et l'avènement du Royaume) et ce que je cherche à réaliser, pas à pas, sans jamais me décourager, dans ma pratique quotidienne vers cet objectif à atteindre.

● Un pôle de responsabilité.

En l'absence de recettes toutes faites ou de consignes précises à appliquer à la lettre, puisque l'Évangile ne me propose rien de tout cela, je m'efforce de vivre selon l'Esprit, suivant des voies tracées par Jésus, grâce à un discernement toujours risqué. Dieu me guide, mais c'est à moi de marcher. Dieu est mon compagnon de route, mais c'est à moi de conduire ma vie en déchiffrant sa Parole pour aujourd'hui. Toute autre solution qui me dispenserait de prendre ma vie en main ou qui me conduirait à faire de Jésus-Christ ce qu'il n'est pas, viderait ma responsabilité de son contenu. Je veille à ce qu'il n'en soit pas ainsi.

● Un pôle de liberté :

La présence du Dieu de Jésus-Christ dans ma vie, dans mon histoire et dans celle des hommes ne fait point de doute. Sa discrétion non plus. Il est toujours là, sans défaillance. Il attend sans jamais s'imposer à quiconque. Pour le rejoindre, il faut le vouloir, il faut faire une démarche, une démarche libre, d'autant plus libre qu'elle sera une démarche d'amour.

Ma fidélité à Jésus-Christ est attention à la vie : à tout ce qui touche à la vie. Attention aux hommes : à tout ce qui est humain. Dans ma volonté de participer à l'avancée de l'humanité, elle est acceptation de la tension vers l'avant que Jésus nous propose. Elle est aussi, au cœur de l'action, reconnaissance du « sens » que Jésus donne pour atteindre cet objectif que j'ai appelé utopie.

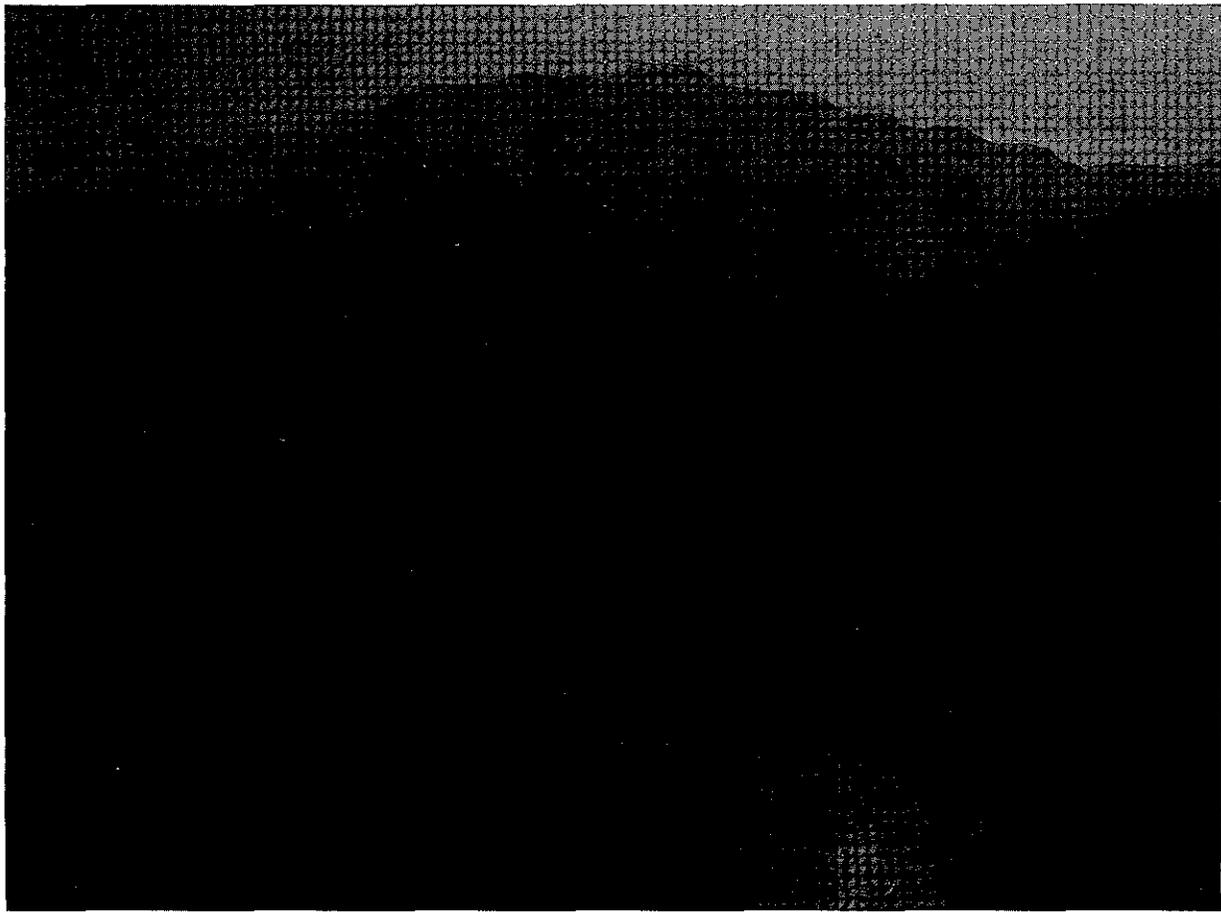


Photo Hervé Bienfait

La vie la nuit

Bonnes feuilles

Pedro Meca est membre de l'équipe M.d.F. « précarité », avec Pierre Géry, Olivier Chazy et Henri Gesmier. Prêtre dominicain. Un éducateur. Présent au cœur de la nuit. Pour les désespérés d'un soir, pour les paumés de la vie. Pour les drogués, pour les chômeurs et pour vous. Pour tous ceux aussi à qui la nuit permet d'être eux-mêmes.

La nuit est un autre monde, avec d'autres frontières et d'autres peurs, Avec d'autres lumières aussi.

En compagnie de Blandine de Dinechin, journaliste et écrivain, Pedro raconte ici sa vie, son enfance qui le conduit au couvent et aux luttes pour la justice et les droits en Espagne, et qui le garde à jamais dans la solidarité de ceux dont la vie est impossible. Il raconte son travail d'éducateur, et ses rencontres dans la nuit parisienne. Et dans la nuit, dans notre nuit, il montre la bonté et la chaleur humaine, la générosité et la malice.

« La vie la nuit », Blandine de Dinechin, Pedro Meca. p. 60 sq. que nous remercions de publier ces pages. Editions du Cerf.

La nuit a sa musique forte et, si elle est le lieu du silence et du trou noir, elle est, en même temps, celui du cri. La nuit est plus proche du silence ou du cri que du langage courant, sans doute parce que le vécu de nuit est plus extrême, moins normalisé que de jour. La nuit est peut-être d'abord un silence, car le charme de la nuit, qui oserait le casser par du son ? Un silence qui peut être beaucoup plus vivant qu'un silence diurne, un silence qui n'est pas forcément un manque de bruit ou de parole. Un silence qui n'est pas un creux comme lorsqu'on n'a rien à dire ; mais un silence qui, au lieu d'être un creux vide, est un creux plein. La nuit, c'est un silence ou une voix très basse, parce que insensiblement chacun se met au rythme de la nuit sans le vouloir.

Et parce qu'il y a silence justement, il y a cri. On entend plus, les sons sont moins brouillés que de jour. Alors, il arrive qu'à mes oreilles la musique de la nuit se rapproche du cri originel. La nuit, c'est bien le ventre de la mère qui nous rassemble tous les uns aux autres.

Concrètement, la nuit est d'ailleurs le lieu de la proximité physique, le temps où l'on se déshabille dans tous les sens du terme. Le jour, on est habillé, et quelque part je suis persuadé que l'aspect extérieur est le reflet de l'intérieur.

Il s'en fabrique des choses, la nuit ! Des ruptures, des accointances, des solitudes, des criminels ou des mystiques... La nuit, c'est la nuit de tous les dangers...

La nuit a ses codes et ses lois et on n'entre pas comme ça dans la nuit, de même qu'on n'en sort pas comme ça. La nuit n'est pas anodine. On peut croire qu'on va pouvoir fuir la nuit : on sera moins vu. On peut croire qu'on va pouvoir se fuir dans l'alcool, les copains, la musique assourdissante. La nuit, c'est le lieu de la transgression et de la fête. Cela marche un temps. Mais, chance ou malchance, on ne fuit rien très longtemps la nuit. Vient un moment où, après les jeux relationnels nocturnes, on se met à se rencontrer. Soi-même ou soi avec les autres. Cela peut faire mal comme cela peut faire du bien.

Pour parler de la nuit, je prends souvent l'image du tamis ; quand on secoue le tamis, il ne reste que les gros cailloux. C'est vrai : ce sont les grandes solitudes, les

grandes détresses, les grandes exclusions, les grandes folies ou les grands génies qui sortent de leurs tanières la nuit, comme autant de verrues d'une société malade de vouloir être propre, clean à tous les niveaux.

Alors, ils s'enfilent tous dans la nuit, « ces gens-là ». Même s'ils ne sont pas des étoiles, les voilà filant ; ils s'agglutinent les uns aux autres dans des poches de lumière, la lumière tamisée de la nuit qui réveille les détails, met les visages à nu en gommant, à cause du noir, les autres sollicitations pour le regard. Le tamis, c'est aussi cela : on voit plus fort, la nuit...

Et dans la termitière où il ne fait pas trop mal être, parce qu'on est bien au chaud, plus près les uns des autres que durant le jour, car les corps se délassent et s'abandonnent plus, on touche un peu à l'immortalité, au temps qui se dissout dans un temps éternel. Il n'y a plus d'heure. Il y a un tôt, un tard, rythmé en fonction de la fermeture et de l'ouverture du métro...

La nuit, disais-je tout à l'heure, on se déshabille. Pour garder le même registre, j'ajouterais qu'on se débride. Au niveau du langage déjà car on redevient plus facilement enfant dans la nuit, en faisant des blagues ou des plaisanteries sans conséquence, parce que la nuit n'est qu'un passage.

La nuit permet à chacun de s'affirmer d'une autre manière que le jour. Le PDG comme l'ouvrier qui se trouvent dans un bar la nuit sont d'abord des personnes réunies autour d'une matrice commune : le verre. Et Dieu sait s'il s'en passe des choses autour d'un verre la nuit !

Autour du verre, il y a comme une carte d'identité commune à tous : ils sont des clients. De nuit, personne n'a à justifier son état ou son mode de vie. Ainsi la nuit se peuple-t-elle de chômeurs sans que ceux-ci en ressentent de la gêne. On saura peut-être qu'un tel est marié, mais qu'importe. La nuit, dans le bar, il a sa vie à lui qui n'a rien à voir avec l'image qu'il pourrait donner de lui le jour. Les classes sociales sont vécues différemment pendant la nuit. Le patron peut cesser d'être patron ; il suffit qu'il s'habille de manière un peu plus négligée que pendant la journée, quand, à l'inverse,

l'ouvrier s'habillera un peu mieux. On ne distinguera plus très bien qui est qui, selon le vieil adage : « La nuit, tous les chats sont gris ». La nuit, à sa manière, uniformise, même s'il reste malgré tout une différenciation au niveau de l'argent...

Il existe toute une industrie autour de la nuit, toute une économie souterraine dont on mesure mal l'importance. Mais il suffit de voir les cars de touristes qui stationnent de jour à Montmartre et redescendent le soir sur Pigalle pour saisir que la nuit a ses clients attirés et fournit des recettes non négligeables.

Quant à l'argent qui vient de la blanche, il est blanchi dans le noir de la nuit ! Les vendeurs sont toujours à la recherche de clients nouveaux parce qu'ils ont leur dose à partir de la vente qu'ils réalisent : ils sont donc condamnés à « prendre » des gens. Ainsi des types qui n'ont pas un rond dépensent régulièrement de 1 000 à 1 500 francs sans voir cet argent ! La nuit est très certainement l'espace-temps de la drogue. Ceux qui n'ont rien à faire sont prêts à accepter n'importe quelle sollicitation ; ils sont vite repérés et la drogue vient à leur rencontre...

Il y a entre la nuit et la drogue une corrélation très forte : de la même manière qu'on rentre dans le monde des adultes par la nuit, de la même manière la drogue est initiatique. De même que certains, parce qu'ils sont exclus de jour, se mettent à vivre la nuit, de même certains vont chercher leur respiration dans des états comateux. Et les deux vont souvent de pair...

La nuit est là, la nuit s'impose, avec ses couleurs enfumées, ses chiffres, sa clientèle. La nuit s'impose sans limite horaire et permet donc de sortir de ses limites ; d'aller au-delà, par la fête, dans le bien comme dans le mal. On peut quitter les moyens naturels de vivre pour se donner un coup de fouet. En sortant du quotidien, en changeant de lieu, on change finalement d'identité.

Ne nous étonnons pas si toutes les sociétés, toutes les religions se sont donné des temps forts... qui sont nocturnes. Rupture du jeûne pour les musulmans, lors du Ramadan, pendant la nuit ; nuits de la naissance et de la résurrection du Christ pour les chrétiens...

Nuit et passion, nuit et fête, nuit et épreuve, nuit et peur : on peut repérer quelques binômes indissociables qui se déclinent sous toutes les latitudes et dans toutes les cultures. La nuit est incontournable et, si elle est redoutable comme la mort parce que le jour s'y éteint, elle annonce aussi le jour qui vient. Là prend toute sa force l'image biblique du croyant qui est comme le veilleur qui guette l'aurore. Quantité de psaumes évoquent cette relation fondamentale, fondatrice, de l'homme à la nuit, sorte de passage obligé vers le jour. « Je crie le jour, je gémiss la nuit devant toi », dit le Psalmiste qui achève sa « prière du fond de la détresse » (Psaume 88) par ces paroles : « ma compagnie, c'est la ténèbre »...

Cela m'intéresse énormément au niveau de mon travail. « Il y eut un soir, il y eut un matin », dit la Genèse. Il y eut d'abord un soir. La nuit est la mère de tout. Les Juifs ont raison de compter les jours à partir de la nuit. Si l'on pense que le début de la journée, c'est la nuit, on comprend qu'il faut bien quelques ténèbres pour que la lumière éclate...

Sans doute pourrait-on s'interroger longuement dans cette perspective sur la personne de Judas. A la fin du récit du dernier repas de Jésus avec ses disciples, il est écrit dans l'évangile de Jean : « Aussitôt la bouchée prise, Judas sortit. C'était la nuit ». Faisait-il vraiment nuit, ou Judas portait-il la nuit en lui ? En poursuivant la lecture, on s'aperçoit que Jésus passe une nuit d'adieux avec ses disciples. Elle s'achève par son arrestation et le reniement de Pierre... Les nuits bibliques sont chargées !

Sans parler de l'étoile des mages, de la fuite nocturne en Egypte, de tous ces récits bibliques qui montrent que la nuit est un temps privilégié, je retiens que le Ressuscité est un fils de la nuit et que les premiers capables d'accueillir l'enfant, les bergers, sont des nuitards, ceux qui veillent la nuit. Il faut veiller, tenir la lampe allumée... et donc de préférence avoir une bonne pile. Les temps de prière nocturne dans certaines communautés religieuses s'inscrivent dans cette optique.

Ce sont ceux qui sont en attente qui créent l'avenir. C'est l'attente du Messie qui le fait venir. L'attente du lendemain, c'est quelque chose ! On ne peut comprendre la lumière que par la nuit... Je dis souvent qu'il n'y a pas de nuit qui ne finisse par une aurore. Même la nuit la plus noire est prémonitrice de l'aurore.

Je suis allé un jour voir à l'hôpital une fille qui avait essayé de se suicider et qui s'était loupée, et elle m'a dit : « Pedro, tu avais raison ; il n'y a pas de nuit sans aurore ; je le comprends maintenant ». C'est vrai ; j'aime la nuit parce qu'elle m'annonce l'aurore. Et j'aime à songer que c'est de nuit que le Peuple de Dieu se met en route, commence son exode. La nuit, c'est le domaine du divin...

La nuit renvoie en effet chacun à sa solitude. Pour des raisons concrètes très simples : quand il y a des enfants, ils dorment ; le téléphone ne sonne plus ; la police ne peut pas violer un domicile la nuit... Pour des raisons plus profondes aussi, liées au noir de la nuit : même dans la rue, la personne est renvoyée à elle-même, parce que tout autour d'elle, c'est le noir ; devant, derrière, à côté, c'est le noir, c'est la nuit. Parce que la lumière est égale durant le jour, les visages, les expressions sont plus noyés que durant la nuit. La nuit, elle, apporte une résonance à tout. Les odeurs, les bruits sont plus sensibles, plus audibles, parce qu'on se parfume, parce qu'on sent la transpiration ; parce que la circulation est moins importante et qu'un klaxon tranche dans le silence de la nuit ; parce que les peurs nocturnes aiguissent les sens... Parce que, parce que...

Par sa nature même, la nuit contribue à la solitude ; on sait que les voisins dorment parce que leur lumière est éteinte... Les recours à l'extérieur sont extrêmement limités et, en cas de détresse, en cas d'urgence, seuls répondent présents le Samu, les filices et les pompiers. Le rôle social des pompiers, plus que d'éteindre des feux, c'est d'ailleurs très souvent d'éteindre les mauvais moments des gens.

De même, on sait — et ce n'est pas un hasard — que, dans les hôpitaux, la nuit, très peu de malades dorment. Renvoyés à leur solitude d'une manière très forte, ils ont peur de dormir. Et s'ils doivent mourir, ils meurent avant la nuit ou bien ils attendent l'aurore, car mourir la nuit c'est un peu mourir deux fois. On peut en dire de même pour le suicide.

On peut trouver des diversions à une solitude diurne. La nuit, il n'y a plus personne : la vie de relation est organisée en fonction du jour, les lieux relationnels aussi sont plus nombreux durant la journée. Pour la nuit, il y en a très peu dans le fond. Alors l'angoisse d'être seul est beaucoup plus insupportable. C'est pourquoi un aspect essentiel de mon métier — je ne le dirai jamais assez —, c'est l'écoute..

La nuit m'a aidé à comprendre beaucoup de choses. La nuit est un temps très privilégié pour voir l'avenir, dans le bon sens du terme : on dit que « la nuit porte conseil ». Elle est surtout un temps privilégié pour comprendre le non-avenir des gens. Pourquoi ? En vivant de nuit, j'entre physiquement dans un temps sans repères. Eprouver physiquement cette absence de repères aide à regarder la dérive des types paumés, sans repères. Mais cela ne m'est possible que parce que je rentre dans la nuit debout, et non couché, avec une certaine structure. De nuit, je suis un peu comme un phare. Et pour garder l'image, je dirais que le regard nocturne éclaire très loin. Certains diront : on ne voit pas clair de nuit, donc on ne peut pas penser clairement. Au départ, ce n'est pas faux. Mais je pense que, si l'on n'y voit pas clair, c'est parce qu'on ne regarde pas.

De même qu'un enfant va faire pipi au lit de nuit pour exprimer éventuellement une angoisse qu'il n'a pas su ou pu formuler dans la journée, pour s'affirmer et dire qu'il existe, de même ce qui se passe durant une nuit dans la ville peut donner le véritable sens des événements auxquels nous n'avons guère prêté attention pendant la journée. Parce que le périmètre est moins important que de jour, la nuit rend sensible aux détails. Des mains qui ne sont que des mains durant le jour seront, de nuit, des mains fines ou rudes... La nuit est révélatrice...

La nuit, on ne vit pas à telle heure, on vit un temps. On prend son temps alors que, de jour, on est souvent pris par le temps. J'en reviens donc à cette nuit, espace de liberté, lieu du laisser-aller, de la transgression et de la fête. Cette nuit qui peut commencer par faire rire et qui finit par vous tirer une larme ou un chagrin, comme ces bouches blanches des clowns, en quart de lune, qui se mettent parfois à tomber, tels des accents graves ou circonflexes. Quand tout le monde est parti, que les bars sont fermés, le métro aussi, qu'il n'y a plus personne, tout juste une bouche de chaleur sur laquelle se lover avant de rejoindre le pays des rêves dont on aimerait parfois ne jamais revenir.

Je poétise sur la nuit. C'est tentant. La nuit a un tel pouvoir d'attraction et de séduction !

Un rendez-vous à ne pas manquer

«... Ce texte se veut un témoignage de ce que nous essayons de croire et de vivre aujourd'hui en équipe. Nous vous le faisons parvenir dans le souci de faire partager nos interrogations devant ce que nous considérons comme un des grands défis de ce temps face auxquels les croyants, ceux qui partagent la recherche de la Mission de France ne peuvent rester indifférents.

Nous jugeons utile que ceux qui essaient d'y répondre puissent échanger leur manière de le vivre. D'où ce texte pour alimenter ce dialogue dont nous avons besoin... »

Pour l'équipe, Michel Blondel (*)

(*) Adresse de contact : Michel BLONDEL, 20, cheminement du Tintoret, Appartement 479, 31100 TOULOUSE.

Les questions économiques et sociales prennent une place de plus en plus importante dans notre vie quotidienne. Bien des événements récents révèlent une dégradation des conditions de vie de plus en plus de gens dans de nombreux pays du monde. C'est une atteinte à leur dignité que nous ne pouvons accepter à un moment où l'on est si attentif aux droits de l'homme.

Des statistiques indiscutables font apparaître des inégalités sociales croissantes. Elles en soulignent la dimension internationale et structurelle. Elles nous rappellent que les deux tiers de la population mondiale vivent avec un revenu de moins de 1 000 F par mois. Ce chiffre est un plafond qui ne dit rien de la détresse des plus bas revenus, et encore moins de ceux qui n'ont rien.

Dans beaucoup de pays, la faim et la malnutrition s'étendent. Elles touchent près de la moitié des six milliards d'habitants de notre globe. L'extraction et l'utilisation anarchiques de matières premières, les dettes extérieures insupportables liées à des plans d'austérité irrationnels, les dépenses disproportionnées d'armement, les guerres locales entretenues par les marchands d'armes sont parmi les principales causes de ces inégalités dont souffrent surtout les pays du tiers monde.

En Europe occidentale, des structures d'intégration sont progressivement mises en place contre les intérêts des travailleurs, essentiellement au profit des grands groupes de la finance et du commerce.

En France, le bilan social est chaque jour plus préoccupant avec deux millions et demi de demandeurs d'emploi et un million de chômeurs non déclarés parce que découragés, avec un « quart monde » que les organisations caritatives ne parviennent plus à soulager. L'emploi industriel continue à diminuer. Il n'est compensé que par la création d'emplois précarisés : intérim, emplois à durée déterminée, TUC, etc... Le pouvoir d'achat des revenus est en recul, particulièrement les plus bas, et les inégalités augmentent devant l'impôt, la santé, le logement, l'éducation.

Si le traitement social de cette misère grandissante, par le revenu minimum d'insertion et les logements hors normes, permet peut-être de dépanner provisoirement quelques-uns des plus touchés, il tend à institutionnaliser leur situation, sans remonter à ses causes pour les combattre.



Il ne s'agit pas ici d'un simple problème de morale : l'anarchie économique, la spéculation financière, la dégradation et la privatisation des services publics, révèlent une politique libérale désordonnée, ne pouvant pas répondre aux besoins essentiels des

populations et des individus. D'ailleurs ce n'est pas son but. Une telle situation est le résultat de choix politiques, réduisant l'économie aux seuls profits financiers, engendrant une logique de spéculation et de luxe pour une minorité sociale privilégiée. Cette dernière monopolisant le pouvoir met la loi et la force publique à son service. En faisant du mercantilisme une valeur suprême et du profit financier un absolu, elle développe des injustices sociales massives, des violences répressives et des exclusions. Elle détruit les valeurs de justice et de solidarité en développant une idéologie de la réussite matérielle individuelle comme premier critère d'épanouissement personnel. Elle veut faire de l'argent un « idéal » pour tous. Mettant en œuvre l'idéologie du capitalisme libéral, cette minorité s'appuie sur un rapport de forces qui lui est aujourd'hui favorable mais qu'il est possible de renverser.

Nous voulons témoigner que de tels choix ne sont pas définitifs et que les dégradations sociales et leurs conséquences inhumaines ne sont pas inéluctables. Des luttes sociales importantes, des luttes de libération et des combats locaux plus obscurs montrent que des femmes et des hommes, partout dans le monde, prennent conscience de leur situation commune d'exploités, refusent de la subir et veulent la transformer dans le sens d'un monde plus humain. Depuis quelques décennies, dans certains pays, des progrès plus ou moins spectaculaires ont été réalisés dans le domaine de la protection sociale, de l'enseignement, de la vie démocratique. Plus récemment des avancées notables se sont concrétisées en faveur du désarmement et de la coexistence pacifique grâce à la participation active de millions de gens de tous pays refusant la folie de la course aux armements.

Aujourd'hui plus nombreux sont ceux qui dénoncent les dangers d'une économie qui contribue à polluer notre environnement et pille inconsidérément les ressources de notre planète. Plus que jamais, une saine gestion économique nationale et internationale s'impose comme principe d'organisation de la production et des échanges, même si cette nécessaire rationalité ne résoudra pas tout.

Nous sommes conscients que le développement indispensable de toutes ces luttes populaires n'est pas encore suffisant pour changer l'ordre des choses. Nous savons qu'un tel renversement nécessite de développer, dans chaque pays, une économie en fonction des besoins des populations et non du seul profit financier, une économie ouverte aux relations internationales basées sur des échanges mutuellement avantageux entre tous les pays, éliminant progressivement les industries inutiles comme les industries d'armement par exemple.

Nous savons aussi qu'un tel renversement nécessite une maîtrise plus collective et plus démocratique des moyens de production, un système monétaire mondial plus équitable.

Même si tout cela ne peut se faire que progressivement, aujourd'hui un tel renversement n'est plus une utopie. C'est une exigence et une nécessité inscrites profondément dans de nombreuses luttes sociales qui se développent en France et dans le monde. Nous sommes de plus en plus nombreux à le vivre et à l'affirmer. Chaque fois que des femmes et des hommes lèvent la tête, prennent conscience et s'unissent dans l'action contre la fatalité apparente de leur situation, de tels changements deviennent davantage possibles.

**

Signataires de cet appel, nous sommes, depuis de nombreuses années, engagés dans ces combats aux côtés d'autres militants, de toutes appartenances politiques, philosophiques ou religieuses. Nous adressant à nos frères et sœurs chrétiens, nous voudrions témoigner que ces combats sont porteurs d'espérances et de richesses humaines qui interpellent profondément notre foi au Christ et son message d'amour pour tous, spécialement pour les plus écrasés. Nous adressant aux responsables de l'Eglise catholique nous espérons d'eux une parole et des actes qui les engagent résolument et collectivement aux côtés de ceux-ci.

Sans cesse l'Évangile nous rappelle la sollicitude et les exigences de Jésus pour la justice, la défense des faibles, des orphelins, des étrangers, des opprimés. Dieu ne s'est-il pas fait connaître à son peuple à travers sa libération de l'esclavage, comme en témoigne le livre de l'Exode ? Aujourd'hui nos frères chrétiens d'Amérique latine faisant, en Eglise, « le choix préférentiel » des plus pauvres, témoignent que la libération chrétienne ne peut se faire indépendamment du combat pour une société économique plus juste, sans pour cela se confondre avec lui. Nous soutenons activement leur démarche.

Confrontés à une situation différente mais tout aussi écrasante pour les plus faibles, nous témoignons que nous vivons notre foi en Jésus-Christ dans ces choix et ces combats sociaux et économiques. C'est là, croyons-nous, notre manière de rendre compte de notre espérance chrétienne, en étant ensemble, en Eglise, présents au cœur de toute démarche humaine collective pour plus de justice, de liberté et de paix. Sans négliger l'importance des interrogations morales et religieuses que cette société peut poser, ne sont-elles pas souvent les conséquences plus que les causes d'une telle situation ? Ne sont-elles pas le seul terrain sur lequel, dans notre pays, on veut cantonner l'Eglise officielle et la laisser s'exprimer dans les médias ? Doit-on l'accepter ? Cela nous pose question. Nous croyons que c'est dans le développement des luttes sociales et économiques que se situe le grand rendez-vous avec les hommes de notre temps que l'Eglise et les chrétiens ne doivent pas manquer. C'est là que nous attendent par-

ticulièrement tous les laissés-pour-compte, et tous les plus écrasés de notre société. C'est aussi là que nous attendent tous les hommes et les femmes « de bonne volonté » qui agissent pour une société donnant à chaque individu la possibilité d'y vivre libre et responsable, et pour un monde où tous les peuples partageront une vraie solidarité.

Michel BLONDEL, Etiennette BOUARD, Renée CARTERY, Joseph COLIN, Janine GUYOMARCH, Hélène JOUVIN, Bernard LACOMBE, Jean et Marie-Thérèse LANDRY, Joseph LONGO, Michèle MIQUEL, Gisèle et Roland PERILLAT, Edouard PIVOTSKY, Jacques SOUTY.

A Toulouse, le 1^{er} mai 1989.

Sous la vague des Biographies

Jean Vinatier

La vogue — et la vague — des biographies est un des phénomènes les plus significatifs du goût actuel pour l'Histoire. Elles permettent de revivre des événements importants au jour le jour à travers un personnage connu. Elles font appel à la curiosité pour la vie privée mise en lumière. Elles satisfont, chez les lecteurs, ce désir, plus ou moins conscient, de faire le point de sa propre biographie. Elles révèlent des aspects nouveaux, montrant l'influence des chefs de file au cours des périodes clés de l'Histoire.

Mais toutes les biographies ne se ressemblent pas, on peut les classer en trois grandes catégories.

● *Celles qui sont REDIGÉES PAR UN ECRIVAIN compétent à partir de toutes les archives publiques ou privées, en menant des enquêtes personnelles sur les lieux, les mentalités d'une époque, les documents déjà publiés... etc...*

● *LES AUTO-BIOGRAPHIES, écrites par les personnages eux-mêmes : Les confessions de J. J. Rousseau, les Mémoires d'outre tombe de Chateaubriand en sont des prototypes célèbres. Il y avait eu avant la Vie de Thérèse d'Avila par elle-même. Il y a eu les Mémoires du Général de Gaulle, celles d'E. Faure, etc. ...Souvent passionnantes à lire, parfois chefs d'œuvre littéraires, on sait d'avance qu'elles sont nécessairement apologétiques et que les auteurs ont fait un choix délibéré parmi les événements de leur vie.*

● *Il y a enfin, depuis qu'on peut enregistrer la parole humaine, ces biographies modernes qui ont pris LA FORME DES « INTERVIEWS » : Comme il y a toujours un « questionneur », qui fait lui aussi des choix, comme celui qui répond a revu les textes et que ceux-ci ont été nécessairement « raccourcis », ces biographies sont fort inégales en intérêt et en valeur. Il se trouve que j'ai reçu, il y a quelque temps, trois biographies, une de chacune des trois catégories que je viens d'énumérer. Plus l'autobiographie, un peu exceptionnelle, d'un curé de campagne du pays de Caux. Les voici.*

« Paul Claudel, ou l'Enfer du génie »
G. Antoine
Ed. R. Laffont

J'ai découvert P. Claudel au séminaire de Li-sieux, au cours du printemps 1945. Un petit groupe avait monté plusieurs scènes du Soulier de Satin. Cela m'avait impressionné et depuis j'ai lu quelques-unes des œuvres majeures de celui qui restera un des grands poètes catholiques du 20^e siècle.

On connaît les grandes étapes de celui qui, né en 1858, se convertit à Notre Dame en cette année 1886 que J. F. Six nous a signalée comme une de celles qui ont préparé, dans des quantités de domaines, le 20^e siècle. On sortait de la sécheresse des théoriciens naturalistes et scientifiques comme Taine ou Renan. Bergson allait donner un nouveau souffle spirituel à la philosophie, Rimbaud à la poésie, Charles de Foucauld à la Mission, Thérèse de l'Enfant Jésus à la sainteté...

Noël 1886. Le jeune homme de 28 ans écoute, bouleversé, le Magnificat interprété par les Petits Chanteurs et sa vie bascule. La musique l'entraîne, « connivence irrésistible de l'oreille dans un même acte d'amour, quand c'est l'amour qui va à la rencontre de la Foi ». « Vous êtes appelé » lui dira une Carmélite. Il en est convaincu, mais à quoi ? Il cherche à Ligugé puis rentre

dans le monde. Il sera ambassadeur et poète, poète plus qu'ambassadeur.

Mais Dieu a sans doute ses desseins. Ce converti si sûr de lui — et sa foi catholique ne connaîtra pas d'éclipses — va vivre pendant 4 ans (1901-1905) une crise sensuelle, non seulement intense, mais violente comme un raz de marée. Le biographe a réussi à nous faire saisir, dans un chapitre bouleversant, la profondeur de ce qui n'aurait pu être qu'un épisode banal, comme il y en a tant d'autres. Mais qui va en réalité être à la source de toute son œuvre : sa foi et sa chair entrent dans un conflit qui rappelle celui de saint Augustin.

Un fort tempérament sanguin et un appétit sexuel presque brutal, jusque là contenu, tout se conjugue pour l'entraîner. Se rendant à son poste chinois de Fou-Tchan il rencontre sur le paquebot le ménage de Rose Vecht, mariée pour la seconde fois.

Sur la recommandation d'un confrère, le poète ambassadeur héberge le couple dans l'embarras. Le mari part ailleurs chercher du travail. L'épouse pleine de charme, encore jeune, captive Claudel, et ce qui devait arriver arriva. Paul Claudel ne mâchera pas ses mots, sur cette passion qui le domine et l'emporte ; paradoxalement sa foi chrétienne lui donnera par moment des couleurs de sacrifice ! « J'ai failli y laisser mon âme ! Quand le seze se met à rugir et cet être — tant

pis pour lui ! — dont nous ne pouvons absolument pas nous passer ». Car Rose n'est pas pour le poète émerveillé une femme parmi d'autres. C'est, tout à coup, la FEMME, qui est pour lui comme une apparition divine, « la Femme sur le front de laquelle est inscrit le mot MYSTÈRE ».

Paul Claudel va passer le reste de sa vie essayant de comprendre ce « mystère », sans réussir à épuiser le contenu de ce choc entre l'amour humain et l'amour divin, relayé par l'amour chrétien. C'est Tristan et Yseult, c'est Dante et Béatrice, c'est le drame éternel qui mêle, comme dans Racine, Phèdre et Bérénice. L'œuvre de Claudel est née de là... Le poète se mariera et vivra en chrétien le reste de ses jours. Il eu un fils de Rose Vecht. Il le suivra sa vie durant et fera inscrire sur la tombe de cette dernière cette phrase « Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité ».

La biographie de Paul Claudel nous entraîne au cœur des méandres, des exaltations, de la genèse des œuvres de ce génie. C'est sans nul doute un grand livre sur un grand poète. Et bien des pages sont à méditer invitant à lire ou à relire : L'Annonce faite à Marie, Partage de Midi, les Grandes Odes, Le Soulier de satin... Quant à ses commentaires de la Bible, on comprendra que les images et les symboles poétiques qu'il y découvre sont meilleurs que son exégèse...

Jacques Loew, interrogé par D. Xardel
« Le bonheur d'être homme »
Ed. le Centurion.

Il n'est pas simple de parler de ce livre qui intéresse au premier chef la Mission. Sans compter les difficultés psychologiques d'évoquer un prêtre bien vivant, qu'on a connu et dont on a lu les livres qui marquent. (Journal d'une Mission ouvrière. Comme s'il voyait l'invisible...). Voici l'auteur, à 80 ans retiré à l'abbaye de Tamié, au moment où l'on peut prendre du recul et regarder d'un œil neuf les événements d'une vie féconde.

Converti à 24 ans ; premier prêtre à travailler comme ouvrier au milieu des dockers de Marseille en 1941. Collaborateur du père Leuret à « Economie et Humanisme », fondateur, en 1955, de la Mission ouvrière St-Pierre - St-Paul, après l'interdiction faite aux P.O. en 1953-54 : ces petites équipes de religieux en monde ouvrier se retrouvèrent à Port-de-Bouc, puis au Brésil et au Japon ; auteur d'albums apologétiques dans Fêtes et Saisons, comme « Dieu existe », prédicateur d'une retraite au Vatican, devant Paul VI, fondateur de « l'Ecole de la Foi » à Fribourg en 1969 — école d'où est sorti un remarquable livre d'Histoire : « L'Eglise par elle-même » ; curieux jusqu'en Russie, de tous les chemins de l'athéisme, se retirant finalement au cœur de la vie monacale à Cîteaux, puis à Tamié...

Avouons que devant une telle énumération on ne peut prendre à la légère ce que nous dit le Père Loew. Et il y a bien des traits à retenir autant dans ses engagements positifs que dans ses refus sans appel. Ce n'est un secret pour personne que la conception du prêtre-ouvrier, chez le père Loew est très personnelle. La fondation de la Mission ouvrière St-Pierre - St-Paul nous indique d'entrée de jeu qu'il envisage mieux cette Mission confiée à des religieux, plutôt qu'à des prêtres séculiers, à cause de leur formation spirituelle. Mais on sait également qu'il y a plus que des nuances entre la façon dont vivent les prêtres ouvriers franciscains, jésuites, ou même dominicains, et celle que préconise le père. Un historien pourra mettre un jour ces nuances en lumière. Un équipier de la « M.O.P. » Paul Xardel a écrit un beau livre. « La flamme qui dévore le berger », on y trouve cette phrase : « L'héroïsme de la vie du missionnaire au travail commence NON A L'USINE, MAIS APRES L'USINE, par la fidélité à sentir dans le mystère de Dieu, notre vie et celle des copains ». On voit tout de suite quels débats cela peut soulever. Comme cette autre comparaison que le père Loew affectionne, désireux de voir clairement les limites d'un engagement ouvrier pour le prêtre : « Les rives sont la chance du fleuve, car, l'enserrant elles l'empêchent de devenir marécage... ».

Il est d'ailleurs très significatif de trouver si peu de références dans ce livre, sinon par allusion, aux nombreux autres prêtres ouvriers qu'il a connus et dont la diversité des engagements et des spiritualités est tellement éclairante. Depuis

la Mission de France, rencontrée à St-Louis de Marseille avec Jean Gentile, jusqu'aux petits frères de Jésus. J'aurais aimé, quant à moi, découvrir dans le sillage de Vatican II et de sa remise en lumière du Peuple de Dieu, comment PRETRES ET LAICS peuvent se retrouver dans leurs vocations respectives, au sein de la Mission en monde ouvrier.

Ceci dit, le lecteur découvrira sans cesse des paroles qui font mouche, des jugements qui font réfléchir, des pensées qui poursuivent en nous leur chemin.

Sur les difficultés trouvées à Port-de-Bouc devant la demande de bénédiction des bateaux. (Dieu sait si nous les avons rencontrées à la Seyne !)
« Nous n'entendons pas bénir une bouteille de champagne, mais le labeur des ouvriers ».

Sur la prière : « Nous sommes des débutants éternels ». « Les mariages d'amour avec Dieu risquent d'être éphémères, s'il ne sont pas soutenus par un mariage de raisons, les raisons de croire ».

« La confession est moins la comptabilisation de nos misères que la louange de Dieu qui pardonne ».

Sur l'Eglise : « L'Eglise a plus souvent navigué dans la bourrasque qu'en eau calme. Et le tort des intégristes de tous les temps est d'agiter encore l'eau de la tempête après qu'elle a cessé ». Sur l'équipe, enfin : « Equipe vient du vieux mot « esquif », barque où tous rament ensemble dans la même direction ».

< Un siècle, une vie >

Jean Guilton

Ed. R. Laffont.

Voilà encore un livre difficile à classer. Ce sont des « Mémoires » mais des mémoires d'un genre particulier, parce qu'elles donnent très souvent et longuement la parole aux interlocuteurs. Jean Guilton, ce philosophe chrétien, passionné d'œcuménisme, le seul laïc qui ait pris la parole au Concile Vatican II, à cause de l'amitié de Paul VI, nous entraîne à vive allure, à travers de multiples rencontres, avec des personnages connus, tout au long des événements et des pensées du XX^e siècle. C'est une sorte de feu d'artifice de la pensée, par un penseur qui est à l'affût de toute pensée révélatrice des consciences. Guilton, c'est un peu le Socrate chrétien de notre temps, ne se lassant pas de poser plus de problèmes que de questions et soulignant les réponses qui ouvrent des chemins neufs.

J'avais lu, captif moi-même, son Journal de captivité. Très ému par son livre : « Une mère dans sa vallée », parce qu'il a su découvrir et dépeindre à merveille l'âme secrète du Limousin. Mais c'est son grand livre sur le Lazariste aveugle : Monsieur Pouget qui me passionna le plus. J'ai rencontré le philosophe il y a quelques années afin de le remercier : car c'est grâce à lui et au Père Carré que ma biographie du Cardinal Suhard fut couronnée par l'Académie Française.

Je me borne à énumérer quelques-uns des noms de ses interlocuteurs et de leur pensées.

BRUNSCHVIGG, le grand philosophe athée qui lui indiqua tout jeune sa vocation : « Il y a deux dogmes, deux axiomes que je n'ai jamais admis, dès mon adolescence... et vous allez passer votre vie à tenter de les démontrer par la raison : l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu ».

BERGSON, qui ne cessait de réfléchir à l'irruption de l'amour sur la terre : « A mes yeux disait-il ce n'est pas la chair qui a commencé, c'est l'Esprit. Ce n'est pas l'amour charnel qui a commencé, c'est au contraire l'amour divin. Et si les mystiques prennent leurs expressions aux amants terrestres, ils ne font que reprendre leurs biens ».

MONSIEUR POUGET, qui saisissait toutes les sciences à leur point de convergence et avait « le génie du bon sens » : « L'homme est surtout grand par le cœur, disait-il. Et alors qu'il est encore incapable de voir Dieu, autrement qu'à travers des ombres, il peut déjà par le cœur s'attacher à lui d'un amour qui n'acquerra d'autre perfection qu'une immuable stabilité dans la gloire ».

TEILHARD DE CHARDIN, qui dit à J. Guilton : « Etre, c'est s'unir ; être, c'est être unis ; être c'est unir ».

LE CARDINAL SALIEGE dont il avait écrit le portrait et rappelé les propos pendant la guerre de 1940-1945, ce cardinal étonnant et handicapé qui sauva l'honneur de l'épiscopat au moment de l'arrestation des Juifs. « M. Guïtton vous avez deux oreilles : l'une pour écouter ce qu'on vous dit, l'autre pour écouter ce qu'on ne vous dit pas ».

LE GENERAL DE GAULLE : « Le plus grand événement de ce siècle (ce n'est pas le 18 juin) c'est le Concile ».

Voilà qui donne une idée de l'intérêt de ces « conversations ». Et il aurait fallu en citer bien d'autres : M. Portal, Lord Halifax, Camus, R. Aron, sans compter le P. Lagrange, Chirac, Barre, Mitterrand...

Je dois pourtant dire que je ne reconnais pas tout à fait le portrait de Jean XXIII. Ce qu'il m'a dit à moi-même, lors de deux rencontres, m'a montré qu'il avait mieux compris qu'on ne l'a dit les « audaces » du Cardinal Suhard. N'est-il pas le premier pape qui ait reçu les prêtres ouvriers venus à Rome pour le Concile, ce que n'avait jamais fait Pie XII ?

Il y a quelque chose qui ne me paraît pas tout à fait juste, dans les jugements que l'auteur porte sur Mgr Lefebvre. D'après le journaliste

qu'il cite, la minorité et donc Mgr Lefebvre n'aurait pas eu au Concile la place qu'elle méritait. J'ai suivi le Concile avec une attention soutenue. Et j'ai été témoin que la minorité a eu proportionnellement bien plus de temps de parole que la majorité ! J'en ai été témoin en particulier avec le Cardinal Ottaviani. Jean Guïtton a aussi cette phrase étonnante : « il est clair que dans les séparations, les responsabilités sont partagées », écrit-il après son retour d'Ecône... J'avoue que je reste perplexe quand je constate qu'un évêque fait remonter l'Histoire de l'Eglise à St Pie V et je n'arrive pas à imaginer que le même évêque puisse croire qu'il a raison seul, en face des 3 000 autres évêques du monde entier... Et, à propos des « responsabilités partagées », je pense au retour de captivité qu'a connu l'auteur, lorsque un nombre impressionnant de prisonniers n'ont pas retrouvé d'épouse à leur foyer... Il y a le mystère de la liberté et de la grâce qui fait — l'histoire en est témoin — que dans les séparations, les responsabilités ne sont pas toujours partagées...

Malgré ces deux remarques qui mériteraient un dialogue, je me suis senti la plupart du temps en communion de pensées avec J. Guïtton. Et je puis témoigner qu'on ne s'ennuie pas en lisant le livre, de celui qui, comme Paul Claudel, a préparé son épitaphe sous forme de prière : « Dieu dont la science que tu as de moi est merveilleuse, fais que je sois ce que j'espère ».

« Le Horsain »
Bernard Alexandre
Ed. Plon.

Curieux titre ! En patois du pays de Caux cela veut simplement dire : « L'étranger », que je traduirais plus volontiers par ces mots que j'ai si souvent entendus dans la bouche des paysans limousins : « Il est pas de chez nous ».

Dans la prestigieuse et presque toujours passionnante collection « Terre humaine » qui a publié « Le cheval d'orgueil », de P. J. Helias, « L'Histoire de la campagne française » de G. Raupnel, ou encore « Le Vinaigre et le fiel », « Vie d'une paysanne bourgeoise », Le Horsain est en train d'obtenir en quelques mois un succès étonnant.

D'où vient cet attrait subit pour la vie d'un curé de campagne, comme il y en a tant eu ? Pour ma part, je me suis tout à fait retrouvé dans la plupart des scènes d'un curé débutant, avec cependant la différence que les églises de Vattetot au pays de Caux se remplissaient davantage que celles de Lapleau en Corrèze. Je me retrouve même dans l'intérêt porté au cinéma, comme le jeune curé Alexandre, ayant gagné à un concours un Pathé-baby. Je découvre les mêmes aphorismes que je signalais volontiers : « Ecouter les paysans même quand ils ne disent rien. — Pour les paysans, le beau n'existe pas sans l'utile — La poésie pour eux c'est le réel — Les sermons les laissent indifférents — Les curés de campagne sont aussi prudents que leurs ouailles — La tentation est grande de laisser les réformes nécessaires aux générations futures ». Ajoutons mé-

me que ce qu'il dit des curés, il le pense à l'évidence de son évêque — sauf peut-être quand il parle du Cardinal Martin, son archevêque.

Plusieurs critiques ont souligné que ce curé ne ménageait guère l'Eglise dans ses manières d'agir. J'avoue que les boutades, souvent lourdes de vérité, du curé du pays de Caux, me paraissent bien anodines, quand je les compare à ce que j'ai entendu, en Limousin, aussi bien dans le camp des laïcs, que dans les rencontres entre prêtres.

De toute façon, au moment où disparaît la race des curés de campagne (plus vite que celle des villes) ce livre restera un document-clé. Car ces curés de campagne vivaient, avec leurs paysans, bien plus que des habitudes, une culture savoureuse et équilibrante. Ils étaient consultés par Turgot, ils ont dominé le XIX^e siècle et la moitié du XX^e. « Ce sont ces foutus curés », on le sait, qui ont permis et voulu le déclenchement de la Révolution...

On lit avec un plaisir, mêlé de nostalgie l'auto-biographie de ce curé de campagne, conteur né, grand connaisseur du patois de son coin, plein d'un esprit caustique, mais qui sonne juste. Chez les prêtres l'esprit, à mi-chemin de l'humour et du défoulement, est une soupape de sûreté au mal de solitude... Qui ne lirait avec ravissement le dernier chapitre où le curé Alexandre décrit avec minutie... son propre enterrement ? Et il est probable en effet qu'il se déroulera comme il le dit... Dieu merci, l'auteur est encore bien vivant avec ses 71 printemps.